

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES, 1603, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.



SAINT ROCH.

LES PETITS BOLLANDISTES

VIE DES SAINTS

SEPTIEME ET DEFINITIVE EDITION, LA SEULE COMPLETE, RENFERMANT UN TIERS DE MATIERES DE PLUS QUE LES PRECEDENTES. (7e tirage, 1885)

17 v. l. grand in-8 sur beau papier vergé, contenant la matière de plus de 30 vol. in-8..... Prix franco \$25.50

(Note.—Pour appréciations, voir *Le Propagateur des bons livres*, 1ère année, No. 2, 15 avril 1881.)
(Extrait du Tome 9, page 615.)

VIE DE SAINT ROCH DE MONTPELLIER, CONFESSEUR

1327.—Pape : Jean XXII.—Roi de France : Charles IV, le Bel.

*Afflavit tibi triste lues funesta venenum
Immeritumque ferre te dedit illa neci ;
Scilicet illa furens totas modo sterneret urbes
Ni te hostem supero sciret in orbe suum.*
L'haleine empoisonnée des malades que vous soulagiez par amour vous a voué à une mort prématurée, et le fleau destructeur continuerait à dépeupler nos villes s'il n'avait au ciel un ennemi invincible.

Fasti Sacri.

Saint Roch naquit à Montpellier, l'une des principales villes du Languedoc, vers la fin du XIIIe siècle. Son père, nommé Jean, était un des premiers de la ville : comme il joignait la justice et la pitié à la noblesse et à la profession des armes, il se faisait aimer et respecter de tous les habitants. En ce temps-là, c'étaient les rois de Majorque qui avaient le domaine de Montpellier, dépendant de la couronne de France : on croit que le père de notre Saint en était gouverneur. Sa mère s'appelait Libérie, et elle était, comme son mari, pieuse, bienfaitrice des pauvres et très dévote envers la sainte Vierge. Cependant ils furent longtemps sans avoir d'enfants, et Libérie n'était même plus en âge d'en avoir sans un secours particulier et miraculeux de la bonté de Dieu. Jean, inspiré du ciel, ordonna à sa femme de faire pour cela des prières et des vœux à Notre-Seigneur, et d'employer auprès de lui le secours tout-puissant de sa très sainte Mère. Elle obéit à ce commandement, et s'adressant au Fils et à la Mère, elle les pria de cette sorte : « Créateur de l'univers, et vous bienheureuse Vierge, Reine du monde, qui prenez plaisir à exaucer ceux qui implorent votre secours, nous vous demandons humblement un enfant, s'il peut être utile à votre service : car, nous n'en souhaitons pas un, afin qu'il accroisse nos biens et qu'il augmente l'éclat de notre maison, mais afin qu'il fasse du bien aux pauvres, et qu'il s'expose à toutes sortes d'adversités, et même, s'il est nécessaire, à la mort pour la gloire de votre nom. »

Cette prière si fervente et si désintéressée ne manqua pas d'avoir son effet : Dieu rendit Libérie mère d'un fils, qui apporta en naissant une croix rouge sur son estomac : ce qui la remplit d'une telle joie, que, tout âgée qu'elle était, elle résolut de le nourrir de son propre lait. Comme il avait été conçu par miracle, le ciel fit, par un autre miracle qui fut le présage de sa sainteté, qu'il commença, dès la mamelle, à pratiquer l'abstinence, ne buvant les mercredis et les vendredis qu'une fois le jour. On le vit avec étonnement, dès l'âge de cinq ans, observer le précepte de l'Ajôtre, de châtier son corps pour le réduire en servitude : car, dès lors, il ne prenait de nourriture que le moins qu'il pouvait. Quand il eut douze ans, il renonça entièrement à tout ce qu'il y a de plus agréable et de plus éclatant dans le siècle : son seul plaisir était de faire du bien aux pauvres et aux étrangers, et il les assistait avec la même charité qu'il aurait fait pour ses propres frères. Toutes ses actions n'avaient pour but que le service et la gloire de Dieu ; et elles étaient accompagnées de tant de douceur dans ses regards, de tant d'honnêteté dans ses paroles, et de tant de majesté dans tout son extérieur, qu'on ne pouvait assez admirer les dons de la nature et de la grâce dont la bonté divine l'avait comblé.

Son père, se voyant près de mourir, le fit approcher de son lit et lui dit : « Voici le temps, mon fils, où je dois quitter cette vie pleine de troubles et de misères, pour aller rendre compte à Dieu et pour aller jouir, s'il me fait miséricorde, du règne éternel avec lui ; je n'ai pas cru devoir partir sans vous donner quelques avis qui vous seront très utiles pour passer vos jours dans l'innocence et la piété. Etudiez-vous sur toutes choses à servir Dieu. Représentez-vous très-souvent les travaux et les supplices que Jésus-Christ a soufferts pour notre salut. Fuyez l'avarice, qui est une source de toutes sortes de péchés. Soutenez de tout votre pouvoir les veuves, les orphelins et les autres personnes dépourvues de toute assistance. Soyez l'œil des aveugles, le pied des boiteux et le père des pauvres, et persuadez-vous qu'en appliquant les grands biens que je vous laisse à ces œuvres de miséricorde, vous attirerez sur vous la grâce de Dieu et la bénédiction de tous les hommes. »

Roch promit d'exécuter fidèlement ce que son père lui recommandait, et, après lui avoir fermé les yeux, il eut soin de le faire enterrer avec tout l'honneur que sa qualité et son mérite demandaient. Sa mère fut si affligée de la mort de son mari, qu'elle ne lui survécut que fort peu de temps. Ainsi notre Saint, qui était leur fils unique, n'étant pas encore âgé de vingt ans, se trouva le possesseur et le maître d'une grande fortune. Il n'oublia pas alors la promesse qu'il avait faite ; mais, ayant devant les yeux les paroles de Notre-Seigneur : « Vendez vos possessions et faites-en l'aumône », il distribua aux pauvres, le plus secrètement qu'il lui fut possible, tout ce qu'il put tirer de ses biens, et laissa l'administration du reste entre les mains de son oncle paternel ; puis

il partit tout seul, à pied et en habit de pèlerin, dirigeant ses pas vers Rome.

Lorsqu'il fut arrivé à une ville du patrimoine de l'Eglise, nommée Acquapendente, il apprit que la peste y était très violente. Il s'en alla aussitôt à l'hôpital, et s'offrit à l'administrateur, nommé Vincent, pour l'assister dans cet office de miséricorde. Cet homme charitable, le voyant si jeune et si bien fait, lui répondit qu'il ne pouvait assez louer son zèle, mais qu'il le croyait trop délicat pour supporter un si grand travail et souffrir une telle infection. « Dieu ne nous assure-t-il pas », répliqua le Saint, « que rien ne nous est impossible avec son secours, et que ce secours ne nous manque pas lorsque nous n'avons point d'autre dessein que de lui plaire ? » Vincent admira sa ferveur ; mais, craignant d'être coupable de sa mort, s'il le laissait entrer parmi les pestiférés, il lui résista encore quelque temps. Il se rendit enfin à ses instances répétées et lui permit la visite des malades. Roch les toucha dans la main droite et fit sur eux le signe de la croix, et, par ce signe salutaire, il leur rendit à tous la santé, sans qu'un seul fût privé de cette grâce. Il alla ensuite par toute la ville, et guérit de la même façon tous ceux qui étaient frappés de cette cruelle maladie : on le regarda comme un ange envoyé de Dieu pour le secours de tant de malheureux. Aussitôt après, ayant appris que la peste faisait de semblables ravages dans la ville de Césène, en Lombardie, il s'y rendit et la délivra de la même manière.

Comme son premier dessein, en partant de Montpellier, avait été d'aller à Rome, cette inclination s'augmenta encore beaucoup, lorsqu'il apprit que la peste y causait de grands ravages. Il s'y rendit en toute hâte et trouva la ville et le peuple dans une désolation extrême.

Au bruit, à l'agitation d'une grande ville, avait succédé le silence, quelque chose d'immobile comme la mort. A peine si on entendait, çà et là, les plaintes, les gémissements et les sanglots du deuil, ou les cris sinistres du désespoir !

Des tombereaux circulaient dans les rues. Une cloche, au son lugubre, annonçait leur passage, et avertissait les habitants que le moment était venu de descendre leurs morts. Les cadavres étaient entassés, alors, sur d'autres cadavres : les tombereaux suffisaient à peine à les contenir tous !

Et quand la contagion vint à sévir plus cruellement encore, on n'attendait même plus le passage du tombereau funèbre ; on exposait les cadavres devant les portes, on les jetait des fenêtres dans les rues. La ville offrait partout ces spectacles d'horreur !

La mortalité avait atteint des proportions tellement effrayantes, le mal qui donnait la mort était tellement violent que, le matin, les vivants ne s'attendaient pas à voir la fin du jour, et que le soir, en se couchant, ils désespéraient de revoir le jour suivant.

Au milieu de ce deuil, de cet effroi universel, des scènes bien diverses de grandeur ou d'abjection se produisaient sur ce théâtre de tant de douleurs ! Dans l'impossibilité où on était de se procurer souvent des aliments, on se voyait réduit à la dernière nécessité, à la famine la plus cruelle, ou bien il fallait s'exposer au danger d'une mort presque inévitable. Lorsque le moment était venu de se séparer de ces êtres qui sont comme la moitié de nous-mêmes, tant ils nous sont chers, on voyait des mères pleurer descendre elles-mêmes leurs enfants, les placer de leurs mains sur l'immonde charrette, comme pour leur faire une place plus digne et plus honorable, les baisser ensuite sur le front, payer à grand prix une sépulture particulière pour eux, pour elles-mêmes, lorsque le lendemain, on viendrait prendre leur triste dépouille, ne voulant pas en être séparées, même dans la mort !

A peine quelques citoyens généreux, quelques magistrats intrepides avaient le courage de se dévouer pour remédier à tant de maux ; la peur, l'égoïsme avaient endurci tous les cœurs. A peine quelques médecins courageux osaient affronter le danger. La plupart, voyant l'impuissance de leur art, s'éloignaient du séjour de la contagion et de la mort.

Saint Roch, à la vue de ce peuple de Rome désolé, décimé par la contagion, gisant dans le deuil et dans la mort, s'inspira de la grandeur et de l'énormité même de ses malheurs, et résolut de le sauver ou de mourir pour lui. Il se mit aussitôt à l'œuvre, visita les hôpitaux et pénétra dans les réduits les plus infectés des lazarets où tant de malheureux luttaient en vain contre la mort. Son héroïque charité ne recula devant aucun obstacle, ne s'arrêta devant aucun danger.

Partout où saint Roch portait ses pas, le mal s'apaisait, la contagion disparaissait. On voyait les malades les plus désespérés revenir à la vie, dès que la main puissante de notre Saint les avait marqués du signe sacré de notre salut.

La confiance se ranima bientôt dans les esprits : les rues, les places publiques cessèrent d'être désertes. On n'entendait parler que du médecin miraculeux suscité par le ciel pour remédier à tant de malheurs. On racontait, on redisait en tous lieux les guérisons prodigieuses qu'il opérât partout.

Dans cette expression de la joie publique qui éclatait déjà sur tous les fronts comme dans toutes les bouches, on voyait des malades se traîner çà et là, ou se faire porter sur le passage de notre Saint, chercher à le voir, à le toucher, à sentir sur leur chair l'impression de cette main puissante qui donnait la santé et la vie.

Et quand des infortunés, trop maltraités par le venin et la malignité de la peste, ne pouvaient être emportés de leur lit de souffrance, le saint thaumaturge se rendait auprès d'eux et les guérissait.

Le zèle de saint Roch fut infatigable, sa main ne se lassa pas de toucher des pestiférés, de les rendre à la vie par la vertu du signe de la croix. Il se multiplia, il voulut être partout où était le mal avec ses victimes. « Sa charité fut enfin plus forte que la mort » : la contagion était vaincue, Rome était sauvée.

Cependant, la peste infectait encore la campagne romaine. Des troupeaux abandonnés paisaient çà et là au milieu des champs ; le soir, ils revenaient sans pasteur et tristement dans des maisons désertes ou abandonnées. Les fruits pendaient aux arbres, les récoltes étaient mûres et personne ne recueillait ces trésors de la terre.

Saint Roch accourut au secours de ces malheureux. A peine avait-il porté la guérison et la vie dans un lieu, il disparaissait aussitôt et volait vers un autre lieu affligé par la contagion, et là, comme partout, il opérât les mêmes prodiges. C'est ainsi qu'il sauva de l'épidémie beaucoup de villes d'Italie, et particulièrement du Piémont, du Milanais, de Montferrat, des duchés de Mantoue, de Modène et de Parme.

Ayant su que la ville de Plaisance était extrêmement affligée par ce mal contagieux, il s'y rendit, s'enferma dans l'hôpital, pansa les malades selon la coutume, et, étant accablé de sommeil, s'endormit. Alors il entendit une voix qui lui dit d'un ton doux et agréable : « Roch, vous avez supporté jusqu'à présent de très grands travaux pour l'amour de moi, il faut maintenant que vous souffriez aussi d'extrêmes douleurs dans la vie de celles que j'ai endurées pour vous. » Il s'éveilla à cette voix, et, pris d'une fièvre ardente, il se sentit comme percer la cuisse gauche, avec une douleur si violente, qu'elle était presque insupportable. En cet état, il leva les yeux au ciel, et témoigna à Notre-Seigneur beaucoup de reconnaissance et de satisfaction de cette rude visite. Son mal s'augmenta ensuite de telle sorte, qu'il ne pouvait s'empêcher de jeter des cris, et, parce que cela incommodait les autres malades, il sortit de l'hôpital et se coucha à terre, auprès de la porte. On voulut le faire rentrer ; mais comme il refusa de le faire, dans la crainte d'être incommodé, on le prit pour un frénétique et on le chassa de la ville. Il se traîna donc le mieux qu'il put, appuyé sur un bâton, jusqu'à la forêt voisine, et après s'être un peu reposé sous un cornouiller, il se retira dans une petite cabane, où, se reconnaissant digne de toutes les peines et humiliations qu'il endurait, il pria néanmoins Notre-Seigneur de ne le point abandonner et de lui tendre sa main secourable. Sa prière fut suivie d'un grand miracle ; car, en ce même temps, une nuée descendit du ciel et forma, auprès de sa cabane, une source d'eau qu'on voit encore aujourd'hui, dont il but et se lava : ce qui adoucit un peu les cuisantes douleurs dont il était tourmenté.

Lorsque la divine Providence eut, par ce moyen, désaltéré la soif de son serviteur, elle en employa un autre non moins miraculeux pour le nourrir, afin que personne ne se décourage dans ses peines et qu'on soit persuadé que Dieu a soin de ceux qui endurent quelque chose pour son amour. Il y avait près de cette forêt un grand village, rempli de belles maisons de campagne, où les principaux de la ville s'étaient retirés à cause de la peste, et, entre autres, un nommé Gothard, qui était fort riche et avait quantité de serviteurs et même une meute de chiens qu'il nourrissait pour la chasse. Un jour, comme il était à table, un de ses chiens vint à lui et prit avec sa gueule un pain qu'il avait à la main. Le seigneur sourit, croyant qu'il le faisait par privauté ou par nécessité, et le laissa faire ; ce chien porta ce pain à saint Roch. Le lendemain, il fit la même chose à dîner et à souper. Le maître crut alors que ses valets le laissaient mourir de faim ; il se fâcha contre eux et leur en fit la réprimande. Mais, ayant reconnu que rien ne lui manquait, et qu'il ne dérobuait pas ce pain pour le manger, mais pour le porter en quelque lieu, il résolut de remarquer où il allait et de le suivre. En effet, ce chien étant encore revenu enlever un pain de dessus sa table, il courut après lui, et l'ayant suivi dans la forêt, il vit qu'il le portait dans la cabane de saint Roch ; qu'il le lui présentait en baissant la tête, et que l'homme de Dieu, en le recevant, le bénissait. Gothard, surpris de ce prodige, accourut au plus tôt à cette pauvre cabane, et ayant trouvé le Saint couché contre terre et dans une grande langueur, il le pria de lui dire qui il était et de quelle maladie il était tourmenté. Il lui répondit que c'était de la peste, et qu'il le suppliait de se retirer, de peur de la gagner lui-même. Ce gentilhomme, étant retourné dans sa maison, fit une sérieuse réflexion sur ce qu'il venait de voir, et se reprochant à lui-même que son chien semblait avoir plus de compassion et de miséricorde pour les affligés que lui, il résolut de s'en retourner vers Roch pour lui offrir tous ses services. Il le pria donc de souffrir qu'il l'assistât, et lui protesta qu'il ne le quitterait point qu'il ne le vit entièrement guéri. Le Saint, ne doutant point que sa résolution ne vint de Dieu, lui permit de demeurer.

Cependant le chien n'apportant plus de pain, cet homme commença à s'inquiéter comment il vivrait et comment il nourrirait son malade. Roch lui conseilla de prendre son habit de pèlerin et de s'en aller en ce costume faire la quête dans les lieux dalentour. Il eut de la peine à se rendre à ce conseil, parce qu'on le connaissait partout ; mais, étant encouragé par le Serviteur de Dieu, qui lui

fit paraître cette action comme un grand moyen de perfection, il s'y résolut, et alla même dans Plaisance demander l'aumône. Les uns se contentèrent de le rebuter ; d'autres se moquèrent de lui et le chargèrent d'injures ; d'autres lui firent de grands reproches comme à un mauvais ménager, qui, ayant mangé son bien, cherchait à s'enrichir du bien d'autrui. Enfin, dans toute la ville, il ne put trouver que deux pains. A son retour, saint Roch le consola, et voulant rendre aux habitants de Plaisance le bien pour le mal, il s'y rendit, et guérit par le signe de la croix non-seulement les pestiférés qui étaient dans l'hôpital, mais aussi ceux qui étaient dans les maisons. Lorsqu'il revenait le soir à sa cabane, il fut suivi de plusieurs personnes qui ne pouvaient assez admirer les merveilles que Dieu faisait par son moyen. Pendant le chemin, une voix vint du ciel, qui dit : « Roch, Roch, j'ai exaucé votre prière, et je vous ai rendu la santé ; retournez maintenant en votre pays, et y pratiquez les exercices de la pénitence, afin que vous puissiez avoir place dans la compagnie des Saints. » Cette voix les étonna tous extrêmement ; l'un d'entre eux, qui était un homme de grande piété, vint se jeter aux pieds de Roch, et, l'appelant par son nom qu'il n'avait encore découvert à personne, il le supplia de favoriser la ville et tout le pays de sa protection. Roch le lui promit, à la charge qu'il ne découvrirait point durant sa vie ce qu'il avait vu et entendu. A quoi il acquiesça.

D'un autre côté, Gothard voyant que le Serviteur de Dieu était passé tout d'un coup de l'état déplorable où il était, dans une parfaite santé, l'eut encore en plus grande estime qu'auparavant, et se laissa facilement persuader, par ses discours pleins de feu, de renoncer à tous les biens et à tous les honneurs du monde, pour finir sa vie dans ce désert. Roch demeura encore quelque temps avec lui pour le former aux exercices de la pénitence et de l'oraison, et pour en faire un saint solitaire. Ensuite, voulant obéir à la voix du ciel, il prit congé de lui et s'en revint en France. L'esprit de Dieu qui le conduisait lui inspira de retourner à Montpellier, lieu de sa naissance, pour y mener une vie cachée et souffrante, dans la ville même où il aurait dû recevoir les plus grands honneurs. Tout le pays était alors désolé par de grandes guerres, et chacun y vivait dans de grandes craintes d'être surpris par son ennemi. Aussi le Saint étant entré en habit de pèlerin dans un bourg de son ancien domaine, et s'étant mis en prières dans l'église, y fut pris pour un espion. On l'arrêta donc et on le conduisit à Montpellier vers son oncle, qui, ne le connaissant pas, le fit mettre dans un cachot comme un ennemi secret. Le Saint, au lieu de s'en affliger, loua Dieu de la grâce qu'il lui faisait de pouvoir souffrir des opprobres et des peines pour l'amour de lui, et le pria, par l'intercession de la sainte Vierge, de ne le point abandonner, mais de le soutenir par son assistance.

Ce cachot n'était pas seulement obscur, mais encore sale, puant, humide et plein de scorpions : ce qui en rendait la demeure extrêmement effroyable. Cependant, ne se contentant pas du tourment qu'il en recevait, il y ajoutait des austérités extraordinaires ; car il ne mangeait rien de cuit ; il se noircissait l'estomac de coups, se déchirait le corps avec des fouets, et passait les jours et les nuits dans des veilles et des prières presque continuelles. Il demeura cinq ans dans un état si souffrant et si humilié, sans que personne eût pitié de lui ni qu'on pensât à sa délivrance. Au bout de ce temps, Dieu lui ayant fait connaître que la fin de sa vie approchait, il pria le grolier de lui faire venir un prêtre. On lui en amena un, qui, en entrant dans ce cachot où il n'y avait aucune ouverture par où le jour pût passer, le trouva tout éclairé d'une lumière céleste, et vit des rayons de gloire sortir des yeux de ce bienheureux prisonnier ; ce qui l'étonna si fort, qu'il ne put qu'à peine lui demander ce qu'il désirait de lui. Le Saint se jeta à ses pieds, se confessa et le pria de lui donner la sainte communion. Le prêtre, au sortir de là, alla trouver le gouverneur et lui dit, les larmes aux yeux, que l'on avait beaucoup offensé Dieu de retenir dans une obscure prison un homme, non seulement innocent, mais aussi très juste et très saint. Il lui raconta ensuite quelles étaient ses austérités et sa patience, et comment il avait trouvé le cachot rempli d'une splendeur divine. Le gouverneur prit temps pour y penser, et, cependant, le bruit de cette merveille s'étant répandu par toute la ville, les habitants vinrent en foule à la prison pour avoir l'honneur de voir cet homme de bien.

Il tomba malade aussitôt après, et pendant qu'il dormait, il entendit une voix qui lui dit : « Voici le temps, mon bien-aimé Roch, que je dois porter votre âme dans le sein de mon Père ; si donc vous avez quelque chose à demander pour vous ou pour les autres, demandez-la au plus tôt, et elle vous sera accordée. » Il remercia Notre-Seigneur d'une offre si avantageuse, et le pria par grâce de lui pardonner ses péchés, de le faire entrer dans la jouissance de son bonheur, et de le préserver ou délivrer de la peste ceux qui imploreraient son assistance. Notre-Seigneur lui fit connaître qu'il avait exaucé sa prière. Ainsi, s'étant couché sur la terre dans une posture fort modeste, il éleva ses yeux vers le ciel, et rendit paisiblement son esprit à Dieu, le 16 août 1327, à l'âge de 32 ans. On vit aussitôt paraître, à travers les fentes de ce lieu, une grande lumière, qui donna de l'admiration et de l'épouvante au grolier. Il ouvrit la porte, et trouva le corps du bienheureux Confesseur étendu sur la terre et des lampes allumées à sa tête et à ses pieds, avec une petite planche à ses côtés, où ces mots étaient écrits : « Ceux qui, étant frappés de peste, auront recours à l'intercession de Roch, seront délivrés de cette cruelle maladie. » La chose ayant été rapportée au gouverneur, il en fut extrêmement surpris. Sa mère, qui était aïeule de notre Saint, lui dit que ce prisonnier qu'il avait si maltraité, était son neveu qui lui avait laissé tant de biens en partant pour l'Italie, et qu'il serait aisé de le reconnaître par une croix rouge qu'il devait avoir

sur l'estomac. On y regarda et on trouva cette croix, qui ne laissa aucun doute qu'il ne fût véritablement le fils de Jean, gouverneur de Montpellier, et de Libérie. Son oncle, couvert de confusion et touché de douleur de la cruauté qu'il avait exercée contre son bienfaiteur et son propre sang, tâcha de la réparer par une pompe funèbre des plus magnifiques. Tous les habitants vinrent voir ce corps vénérable, lui baisèrent les pieds et l'arrosèrent de leurs larmes. On l'enterra d'abord dans la principale église, qui n'était pas encore cathédrale, le siège de Maguelonne n'étant pas encore transféré à Montpellier. Depuis, son oncle fit bâtir, en son honneur, un temple où ses précieuses reliques furent transportées.

Dans le sanctuaire de l'église Saint-Roch, à Venise, on voit les quatre grandes scènes de la vie du Saint. Il est représenté : 1° guérissant les pestiférés dans un hôpital ; 2° fortifié dans sa prison par un ange ; 3° guérissant les animaux ;

4° pris pour un espion et conduit en prison.—On le voit aussi présentant la confrérie sous l'emblème d'une femme vêtue de blanc, à la charité éclairée du flambeau de la religion.—Le chien est l'attribut ordinaire de saint Roch avec le bourdon du pèlerin. Un ange est représenté quelquefois comme son compagnon. Ces signes résument, en effet, les merveilles et les gloires de sa vie : Le chien fut le ministre fidèle dont Dieu se servit pour secourir la misère extrême de son serviteur ; le messager céleste fortifie notre Saint dans ses souffrances solitaires ; le bourdon, enfin, rappelle les longues marches de cet héroïque apôtre de la charité.—Dans les images de saint Roch on voit un ange qui touche la plaie de sa cuisse ; d'autres fois un ange qui lui apporte du ciel la promesse certaine qu'à son invocation la peste cessera. Dans un tableau de Rubens représentant ce fait, l'ange tient une tablette sur laquelle on lit : *Eris in peste patronus.*

VADE-MECUM D'INDULGENCES

PAR

M. l'Abbé S. A. MOREAU, p. s. s.

1 volume in-32 de 102 pages (cartonnage toile). Prix France 25 cts.

La première partie de ce Vade-mecum traite des indulgences en général, et la seconde, des principales confréries, prières et pratiques pieuses, auxquelles les Souverains-Pontifes ont attaché des indulgences.

Que de mérites on pourrait facilement acquérir si l'on connaissait bien ce petit livre ! Consultons-le en nous rappelant ces paroles remarquables du plus grand roi de France, (saint Louis) à son lit de mort : "Souvenez-vous, mon fils, de gagner autant que vous le pourrez les indulgences de la sainte Eglise."

QUELQUES RÈGLES CANONIQUES

SUR LA CONDUITE SPIRITUELLE DES RELIGIEUSES.

PAR UN PRÊTRE DU DIOCÈSE (DE MONTRÉAL.)

1 volume in-18 de XVII-103 pages. Prix France 25 cts.

LES EPISODES MIRACULEUX DE LOURDES

PAR

HENRI LASERRE.

1 volume in-12 de xxxi-477 pages. Prix France 88 cts.

Qui n'a lu le livre de *Notre-Dame de Lourdes* de M. Laserre, ce récit si détaillé, si authentique, si touchant, de l'apparition de la sainte Vierge à la petite Bernadette ? Ce livre a fait époque : il a été lu par les générations accourues à la grotte vénérée, ou avides d'entendre les merveilleuses opérées en ce lieu béni, car, à Lourdes, il s'accomplit des merveilles sans nombre. M. Laserre a choisi quelques-uns de ces épisodes merveilleux et il les présente aujourd'hui à la foule recueillie de ses anciens lecteurs comme à la foule distraite qui passe et repasse en sceptique sur tous les chemins de la vie, à la recherche de l'émotion d'un moment. Rien n'est plus passionné que cette lecture ; mais de cette passion qui ennoblit l'âme, où lorsque les yeux se mouillent et qu'un sanglot couvre la voix, on bénit la bonté de Dieu !

Puis, avec quel art le récit est présenté, avec quel luxe de détails, dont aucun n'est inventé, qui sont tous réels, tous authentiques. Car "les récits superficiels, dit très bien M. Laserre, ne peuvent produire et ne produisent sur les âmes qu'un effet superficiel ; souvent même ils amènent la fatigue au lieu du repos, la satiété au lieu d'attrait." M. Laserre se livre au contraire à un travail d'investigation minutieuse et de patiente analyse. "Examiner l'événement surnaturel sous toutes ses faces et dans tous ses détails ; en épier la marche, en scruter, s'il est possible, les causes et les lointaines préparations ; aller en quelque sorte jusqu'à son essence ; en déterminer le ca-

ractère propre ; en faire jaillir la physionomie" tel est ce que M. Laserre a voulu faire et ce qu'il a parfaitement fait. Quelques-unes de ces monographies de miracles lui ont coûté des années de préparation ; c'est par des interrogations sans nombre, par des causeries intimes qu'il a pu surprendre peu à peu et voir se dérouler graduellement toutes les scènes diverses de ces drames miraculeux. Il y en a cinq reproduits ici : la guérison de l'abbé de Musy la guérison du menuisier de Lavaur, Macary, la guérison de Mlle de Pontenay, si étonnante dans son effet, son ancienneté, sa reprise selon que la foi venait, se retirait, s'établissait triomphante dans l'âme de la malade ; la guérison de Mme Guerrier ; enfin, la propre guérison de l'auteur, dont les témoignages furent et un jeune seigneur polonais devenu cardinal Czacki, et un futur ministre et président du conseil, Charles de Freycinet, et un vénérable serviteur de Dieu, mort en odeur de sainteté, M. Dupont.

Ce livre émouvant, dont la lecture une fois commencée ne peut être interrompue, tant l'intérêt captive et entraîne, sera lu comme son aîné *Notre-Dame de Lourdes* ; comme lui, il ira frapper des esprits et toucher des âmes pour les ramener à Dieu par la Vierge immaculée vénérée à Lourdes, car c'est ainsi que son auteur, M. Henri Laserre, exerce son apostolat, le plus magnifique et le plus fécond des apostolats.

II DE L'É.

Le Dictionnaire de la Langue-Française

OU

CLASSIFICATION NATURELLE ET PHILOSOPHIQUE DES MOTS, DES IDÉES ET DES CHOSES.

PAR

L'abbé ELIE BLANG

Chanoine honoraire de Valence, Professeur de Philosophie aux Facultés catholiques de Lyon.

1 vol. in-8 de 791 pages, papier vergé. Prix France relié \$1.50.

LECTURES CHOISIES

EN PROSE ET EN VERS

PAR

Les Frères des Ecoles Chrétiennes

4^{ème} LIVRE.

Un volume in-12 de 408 pages, cartonnage toile. Prix France 40 cts.

LE VISAGE.

Le Sage dit qu'à l'air du visage on connaît l'homme de bons sens. "Le visage est," dit un ancien, "le miroir de l'âme, l'interprète de la pudeur, ou le témoin de la corruption du cœur." Quand notre conduite est inspirée par un sentiment de bonté et de bienveillance, le visage est un sujet d'édification. Pour être agréable, il faut n'avoir rien de sévère ni de repoussant dans le visage, rien de sauvage ni de farouche, rien non plus qui indique la légèreté ni l'ostentation. Il convient également de faire paraître, en toute occasion, une gravité aimable, une bienveillance pure et désintéressée, une sérénité calme et réfléchie, exempte surtout de toute alternative de tristesse ou de découragement, de frivolité ou de dissipation.

Il est cependant à propos de composer son visage selon les circonstances où l'on se trouve et les personnes avec lesquelles on converse. Il serait ridicule et insultant de plaisanter et de rire avec des gens qui sont dans la tristesse, et de leur parler d'un ton gai, ou d'annoncer un événement fâcheux avec un air indifférent. De même, lorsqu'on se trouve dans une compagnie dont les entretiens roulent sur des choses agréables et amusantes, on ne doit pas avoir un air sombre et rêveur.

À l'égard de ses propres affaires, l'homme sage conserve, autant qu'il est possible, un visage toujours égal. Comme il reconnaît la volonté du Tout-Puissant dans tous les événements qui surviennent, et qu'il se soumet humblement à ses décrets éternellement sages et équitables, ainsi son visage annonce-t-il cette résignation calme et paisible qui règne en son âme. Ce n'est pas que le visage ne doive se ressentir des différentes situations de l'âme, mais il faut que l'homme sensé et vertueux soit assez maître de lui-même pour se modérer dans le chagrin comme dans le plaisir.

Rien n'est plus incommode ni plus fâcheux qu'un homme avec lequel on est obligé de vivre et de converser, et dont le visage annonce tantôt de la gaieté, tantôt de la mauvaise humeur. Cette mobilité est une preuve qu'il se laisse conduire par la passion, et, par conséquent, qu'il est peu sensé et peu vertueux, et qu'il est bien peu sensible à son bonheur et à celui de ses amis. Une telle personne devient un vrai fléau pour ses enfants et ses domestiques, au lieu d'être le modèle proposé à leur imitation et comme le gardien chargé de les aider et de les protéger.

Lorsqu'on se trouve avec des personnes qui, par leur âge, leurs vertus et leur position, méritent des égards, le respect qu'on leur témoigne doit être peint sur le visage, sans cependant y mêler un air de timidité puérile, qui est ordinairement la preuve d'une âme basse. Avec ses amis, il faut toujours avoir un visage gai, afin de les mettre plus à l'aise et de donner plus de facilité et d'agrément à la conversation. Quand aux personnes avec lesquelles nous sommes en rapport, ou qui sont au-dessus de nous par leur position, ou dont le caractère ne nous est pas suffisamment connu, nous devons user envers elles d'une réserve respectueuse, mais affable et éviter à leur égard cette familiarité, qui ne pourrait être que peu agréable pour elles et inconvenante pour nous.

Quelle que soit la position sociale d'un jeune homme, il doit, par le fidèle accomplissement de ses devoirs, s'efforcer de se rendre digne d'estime. Il faut de plus qu'il fasse paraître une noble

dépendance, en ne s'imposant pas à l'attention de ceux qui pourraient se considérer comme supérieurs à lui en dignité ou qui seraient indifférents à faire sa connaissance.

Bien des jeunes gens ont lui souvent à leur réputation et à leur avenir en se mêlant à des personnes d'une position plus élevée. Ce déplacement a toujours pour conséquence, la négligence dans les affaires, la prodigalité dans les dépenses, et enfin, la pauvreté et l'avilissement. Un jeune homme qui vit dans l'intimité de sa famille, entouré d'un petit nombre de connaissances et d'amis, et s'occupant avec soin et intelligence des affaires de sa profession ou joint d'un bonheur autrement réel, et se prépare pour l'avenir une prospérité et un bien-être autrement grands, que ne saurait lui procurer la fréquentation des gens supérieurs par leur intelligence ou par leur position sociale. Le premier cas est un préservatif et une protection pour le vertu et le bonheur, tandis que le second ne leur est que trop souvent une cause certaine de naufrage.

La modestie est le plus bel ornement du visage. C'est une des marques les plus distinctives d'un serviteur de Dieu. "Que votre modestie soit comme de tous les hommes," dit l'Apôtre, le Seigneur est proche." La modestie reprend sur le visage du chrétien vraiment vertueux une certaine teinte, qu'un ancien écrivain appelle la couleur de la vertu. Lorsque le cœur est pur et élevé, la modeste parole ou action inconvenante procure une rougeur qui est la manifestation de cette délicatesse de sentiments dont l'Empire et l'homme endurci ne sauraient être susceptibles.

Bien que l'Évangile nous conseille de présenter la joue droite à celui qui nous frapperait à la joue gauche, néanmoins il ne peut y avoir personne d'assez insensé pour se permettre de frapper son semblable, sous le prétexte que celui-ci doit souffrir cet outrage avec patience. Donner un soufflet à son prochain est une des plus grandes insultes qu'on puisse lui faire, ce ne peut être que l'effet d'une colère effrénée, d'une basse et ignoble vengeance. Cependant, celui qui est ainsi outragé ne doit jamais se venger par une injure de même nature, quoi qu'il pense ou en dise le monde, mais il doit se souvenir que Jésus-Christ a été souffleté et couvert d'opprobres pendant sa passion. Il doit se souvenir également que, pour un chrétien, la manière la plus noble de se venger, c'est de supporter patiemment les injures et de pardonner à ceux qui l'outragent ; il imitera ainsi notre adorable Modèle, qui, au point de mourir, pria pour ses ennemis et demanda grâce pour eux à son Père éternel. À la vérité, il n'est pas toujours possible de maîtriser un premier mouvement d'impatience, mais on peut toujours, par une vigilance et une retenue continuelles, s'abstenir de tout ce qui est opposé à l'esprit et aux maximes de l'Évangile.

La vengeance a été regardée par tous les sages de l'antiquité plutôt comme une preuve de faiblesse que comme une marque de courage et de force.

Le pardon généreux d'une injure suffit quelquefois pour changer en ami celui qui jusqu'alors avait été notre ennemi le plus acharné. Si toutefois on venait à s'oublier à cet égard, il faudrait au moins se rendre au cri salutaire de la conscience, en scrutant le ressentiment au devoir ; on accomplirait ainsi une action qui ne pourrait qu'être les applaudissements de tous les bien-être gens, et mériter l'approbation de Dieu et de ses anges.

LE PRÊTRE DANS LE MINISTÈRE DES MISSIONS

DES RETRAITES ET DE LA PRÉDICATION.

Par le R. P. BERTHIER, missionnaire de la Salette.

Un beau volume in-8, de 600 pages. Prix France \$1.25

Cet ouvrage paraît à son heure. Les missions, estimées de tout temps par les esprits sages et par les saints comme un des grands moyens de ranimer la foi et la pratique chrétienne parmi nos populations catholiques, sont devenues plus nécessaires que jamais. La foi, en effet, est battue en brèche par toutes les mauvaises doctrines qui pénètrent partout, et un nombre trop grand d'hommes abandonnent les pratiques religieuses. Le ministère ordinaire est souvent impuissant à paralyser ce mouvement de décadence. Il devient donc urgent d'y employer le ministère extraordinaire des missions et des retraites paroissiales. Mais les missionnaires proprement dits deviennent rares, il serait donc fort à désirer que les bons prêtres qui ont le don de la parole et qui gémissent trop souvent de ce que leurs ouailles ne viennent plus les entendre, consacrasent quelques semaines de leur année à évangéliser d'autres localités où leur talent et leur zèle se présentant avec le mérite de la nouveauté fussent mieux accueillis.

C'est afin de leur faciliter l'exercice de ce beau et important ministère qu'est publié cet ouvrage. On y trouve la méthode à suivre pour diriger avec fruit une mission ou une retraite, des plans de missions de quatre semaines, de trois semaines, de quinze et de douze jours de retraites paroissiales et autres de *tri-huon*, et enfin toutes les instructions les plus pratiques à donner dans les missions et dans les retraites. Ces instructions, tantôt sont traitées *in extenso*, tantôt sont résumées dans un canevas abondant.

À l'aide de cet ouvrage, tout prêtre pourra, en étudiant attentivement, se mettre à même, en quelques jours, de donner une mission avec fruit. Le missionnaire aura sous la main, dans un volume compact, il est vrai, mais d'un format portatif, tout ce qui lui sera nécessaire pour les missions. Un prêtre y trouvera même des instructions pour les dimanches et fêtes de l'année.

LA GERANIUM

LEGENDES

PAR

Madame BOURDON.

Un volume in-12, de XI—258 pages.....Prix franco 50 cts.

LA TOILETTE DE BAL.

(Extrait de la page 67.)

I

— Eh bien, Emmeline, te décides-tu enfin ? Le taffetas blanc avec des géraniums rouges, ou le crêpe rose avec des pâquerettes ? Décide-toi si tu peux !

— Décide-toi, c'est facile à dire ! Comme si ce n'était pas une grosse affaire ! Toi, Stéphanie, tu n'as pas de peine à te décider : tu es brune comme une napolitaine ; tu prends toujours du blanc, c'est la seule couleur qui t'aille bien, et tu te donnes le plaisir de varier tes fleurs : moi, avec mes cheveux cendrés, mes yeux indécis, mon teint qui n'est ni brun ni rose, je ne sais pas me décider, parce que tout me va et que rien ne me va... Je ne sais pas si je me fais comprendre ? comme disait notre maîtresse de grammaire.

— Va, si, si, je te comprends, tu voudrais porter un peu de tout.

— Et notre mère ne nous accorde qu'une toilette de soirée par hiver : à nous de la bien choisir et d'en varier la forme ; il faut beaucoup de frais d'imagination !

— C'est vrai : pourquoi maman est-elle si sévère ?

— Parce que ni elle, ni mon père, ni notre grand-père n'aiment le monde, et qu'ils regrettent toutes les dépenses qu'on fait pour y aller.

— Maman est si généreuse, pourtant !

— Certes, surtout pour ses pauvres. Mais comme elle calcule pour elle-même !

— J'en ferai autant à son âge ; mais, maintenant, une jolie toilette ne me fait pas de peine. Voyons, revenons à nos moutons : blanc ou rose ?

— Le rose brunit beaucoup... Le blanc ? j'en ai déjà porté... c'est égal, c'est bien joli... ; la rose aussi est charmant...

— Que tu as peu de caractère ! Tirons à la courte-paille.

Les deux sœurs furent interrompues par une femme de chambre qui dit :

— Mademoiselle Leprévost désirerait dire un mot à ces demoiselles.

— Faites entrer, dit Emmeline. Quel ennui ! elle vient pour quelque loterie !

— Bih ! et quand nous prendrions des billets ? c'est une si bonne fille ! il ne faut pas la refuser.

Mademoiselle Leprévost entra au même instant. C'était une de ces personnes dont on se moque d'abord, et qu'on admire ensuite. De la vieille fille elle avait l'indépendance, de la dévote la simplicité et le dévouement, et elle devait à la nature un entrain, une vivacité sympathiques qui manquaient rarement leur but ; car elle ne s'en servait que pour faire le bien. Son costume n'était plus d'aucune mode, et il prêtait à rire ; mais, comme elle en riait la première, elle mettait de son côté les railleurs. Les pauvres de Paris connaissaient ce manteau de soie puce, toujours le même en toute saison ; cette robe noire taillée selon la commodité de celle qui la portait ; ce chapeau de paille noire, dont les nœuds de velours brun étaient dus à l'inspiration de Nanette, la soubrette, la cuisinière, le Maître Jacques de mademoiselle Leprévost ; sous le chapeau un bonnet, léger en été, chaud en hiver, encadrait une figure pâle, fatiguée, mais à laquelle deux grands yeux gris donnaient de l'animation ; de cheveux tout à fait blancs formaient des bandeaux fort irréguliers autour d'un front intelligent. Peut-être mademoiselle Leprévost avait-elle été belle ; mais il y avait longtemps, et elle-même ne s'en souvenait plus.

— Bonjour, mes enfants, dit-elle à Emmeline et à Stéphanie, qu'elle traitait familièrement, car elle était liée avec leur mère et leur aïeule, bonjour ; je suis sûre que vous allez être mes inter-prètes auprès de votre chère maman, et qu'elle ne vous refusera pas.

— Vous venez pour une loterie, mademoiselle ? dit Stéphanie. Est-ce pour les Petites Sœurs ? pour le Patronage des Filles ? pour le Catechisme de persévérance ? pour la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul ? pour le Bon-Pasteur ? pour les Eglises pauvres ? pour la Propagation de la Foi ?

— Mademoiselle Leprévost écoutait patiemment cette énumération, en hochant la tête à chaque nom prononcé.

— C'est sont toutes œuvres excellentes, répondit-elle enfin, et j'espère, mon enfant, que vous y contribuez, puisque vous les connaissez si bien. Mais moi, vous le savez, ma dévotion particulière, ce sont les pauvres honteux, et ce Paris en renferme ! On ne sait pas tout ce qu'il y a de misères au cinquième, qui, jadis, ont habité le premier il y a de tout dans les mansardes, petites, de tout : de grands noms, des talents autrefois renommés, des capitalistes, des hommes de génie... tout cela souffrant, et souffrant sans mot dire.

— Et vous avez trouvé une de ces familles malheureuses, chère demoiselle ? dit Emmeline avec un accent de sympathie.

— Oui, mon enfant, et bien à plaindre. Deux femmes, une mère et sa fille, logées sous le toit, sans meubles, sans vêtements, ne pouvant se présenter nulle part, faute d'une robe et d'un chapeau ; mourant de faim, et qui, pis est, réduites au désespoir, l'âme aussi malade que le corps à force de souffrances et de déceptions. La mère

est veuve d'un employé, une pauvre tête, qui ne lut a laissé que des dettes ; elle a vendu, pour les payer, meubles, bijoux, parures, et, comme elle n'a pu trouver d'occupation, comme elle n'a pas d'amis, le nécessaire a disparu avec le superflu. Il ne lui reste rien ; et c'est une femme parfaitement élevée, distinguée, l'air digne : sa fille est charmante ; elle ne vit qu'à pour sa mère... Elles sont là dans une mansarde, abandonnées de tout le monde, n'ayant gardé de leur ancienne position que la fierté, qui les empêche d'aller tendre la main.

— Elles ne sont pas abandonnées, puisque vous vous intéressez à elles.

— Ah ! si le pouvoir égalait la bonne volonté ! Je voulais parler à votre mère, mes enfants : elle a le cœur et la main toujours ouverts.

— Et que faudrait-il lui demander en votre nom, mademoiselle ?

— Un peu d'argent pour acheter à cette pauvre dame quelques vêtements convenables. Si elle était vêtue, je pourrais la placer... J'ai un emploi en vue pour elle, un emploi qu'elle remplirait fort bien, car elle est instruite et intelligente ; mais il lui faudrait un costume décent, un peu de lin, un petit trousseau, enfin. Ah ! mes chères amies, lorsque je vois des gazes, des rubans, des pompons pour le bal, je voudrais être fr. je convertirais tout cela d'un coup de baguette en bonnes robes, en bons châles, en chapeaux un peu mieux tournés que le mien, pour habiller tant de bonnes personnes qui, faute d'une robe, n'ont pas de place, et faute de place, n'ont pas de pain...

Pendant qu'elle parlait vivement, Emmeline réfléchissait. C'était une bonne âme, tenre et accessible à la compassion ; ses peines vanités de parure n'étaient que fantaisies d'enfant, qui se dissipaient dès que le sérieux de la vie s'offrait à ses yeux. Enfin, rougissant beaucoup, et avec une timidité extrême, elle dit :

— J'ai cent francs qui sont bien à moi, mademoiselle, cela suffirait-il ?

— Tes cent francs, la toilette de bal ! s'écria Stéphanie, effrayée de cette libéralité.

Mademoiselle Leprévost s'appuyait sur ses doigts ; enfin, elle s'écria d'un ton de triomphe :

— Certes ! je trouverai là dedans de quoi les habiller toutes deux, et fort proprement.

— En ce cas, mademoiselle, veuillez accepter ceci...

Et Emmeline confuse, les yeux baissés, remit à mademoiselle Leprévost cinq pièces d'or, les mêmes qui devaient se convertir en toilette de bal, et dont l'emploi l'avait embarrassée. La difficulté était tranchée désormais.

— Merci, Emmeline, dit mademoiselle Leprévost, en lui serrant la main : ces bonnes dames vont être bien heureuses, et vous serez contente chaque fois que vous penserez à la toilette que vous leur avez sacrifiée ; c'est la bonne aumône celle où l'on prend sur soi. Un don qui ne laisse pas de vide, peut-il laisser des traces ? disait une pieuse dame.

— Et maman, et grand-maman, que diront-elles ? dit Stéphanie.

— Elles ne me blâmeront pas, et si elles me blâment, je leur citerais, vois-tu, la fable de La Fontaine :

Puis-je aller autrement que ne va ma famille !

Stéphanie, qui était toute jeune et un peu frivole, parut touchée cependant :

— Allons, dit-elle, je veux faire aussi quelque chose pour mademoiselle Leprévost. J'ai un mantelet, une robe et deux chapeaux que je ne porte plus ; je vous les enverrai, mademoiselle.

— Vos protégées seront superbes, dit gaiement la vieille fille. La bonne Providence ne nous a pas fait défaut, pas plus cette fois-ci qu'en mille autres occasions. Du reste, mes enfants, je réclame la préférence pour les vieux chapeaux ; j'ai à coiffer beaucoup de têtes qui ont porté jadis des plumes et des fleurs, et qui, maintenant, ne peuvent pas acheter un chapeau de cent sous. O Paris ! Paris ! que de misères !

II

Deux ans s'étaient écoulés ; l'aimable Emmeline allait se marier, et elle avait passé toute la journée, avec sa mère, à faire les emplettes indispensables. Fatiguée de courses, elle était assise le soir au salon, avec ses deux mères et Stéphanie, qui examinait d'un oeil ravi des dentelles et des broderies qu'on venait d'apporter. Emmeline, silencieuse, pensait aux graves devoirs et au saint bonheur qui se préparait pour elle, et son imagination errait bien loin de ses parures de fiancée, auxquelles elle n'avait apporté que l'attention la plus indispensable. On sonna.

— Ce sont les robes ! s'écria Stéphanie enchantée en courant vers l'antichambre.

Elle revint désappointée, tenant à la main un petit carton :

— Un enfant vient d'apporter cela ; c'est très-léger.

— Léger sans être vide, j'espère, dit madame Vallin, la grand-mère des jeunes filles.

Et elle dénoua les rubans qui le liaient. Le carton renfermait une parure de marguerites en fleurs artificielles, d'une beauté et d'une vérité

exquises. Une lettre était posée au milieu de la guirlande et portait pour suscription : A Mademoiselle Emmeline d'Aumont.

— Ouvrez, ma fille, dit madame d'Aumont avec un sourire indulgent.

Emmeline courut à la signature, et s'écria : — C'est un nom inconnu : Mélanie Enguerrand, veuve Desportes. Qui est-ce donc ?

— Lisez mon enfant, nous le saurons." La jeune fille obéit et lut :

" Mademoiselle,

" Peut-être, dans une vie toute consacrée au bien, ne vous souvenez-vous plus d'une large aumône que vous avez faite, il y a peu d'années, par les mains de la bonne mademoiselle Leprévost à une veuve sans ressources, et réduite aux dernières extrémités de la misère. Cette pauvre veuve, c'était moi, et je viens vous remercier en mon nom et au nom de ma fille, que vous avez sauvée de la mort. Vous comprendrez plus tard ce que le cœur d'une mère peut renfermer de reconnaissance pour la bienfaitrice de son enfant. Nous étions misérables et délaissés : le désespoir rongait mon âme et me poussait à des projets funestes : plus d'une fois je m'étais demandé s'il ne valait pas mieux échapper par une mort volontaire à cette existence de douleurs ; il me semblait que le suicide m'eût vengé de tant d'amis oubliés, de tant de protégés ingrats. Je désespérais du monde et de Dieu ; j'écoutais les tentations de la souffrance ; et de l'orgueil quand votre don vint tomber, comme une rosée du ciel, sur les blessures de mon cœur. Je me rattachai à la vie et je revins à Dieu. Avec cet argent produit, je l'ai su depuis, par un généreux sacrifice, j'achetai pour ma fille et pour moi des vêtements décents, et je pus me présenter dans une maison où mademoiselle Leprévost m'appuya de sa puissante recommandation. J'obtins l'emploi de caissière dans un grand magasin de fleurs ; ma fille y fut employée également, et son talent, son bon goût, lui assurèrent une existence honnête. Nous sommes heureuses, grâce à vous, mademoiselle ; nous vivons d'une vie paisible et occupée ; l'avenir ne m'inquiète plus, car, reconnaissant la main de la Providence dans le secours que vous m'avez envoyé, je mets à cette Providence céleste toutes mes sollicitudes maternelles. Chaque jour, ma Marguerite et moi nous prions pour vous mais j'ignorais votre nom. Il y a quinze jours, vous êtes venue acheter des fleurs dans le magasin auquel nous sommes attachés ; mademoiselle Leprévost s'y trouvait aussi ; elle était venue nous voir, et elle me dit, en vous désignant : — Voici votre bienfaitrice, que vous désirez tant connaître ! Ah ! mademoiselle, avec quel amour Je m're, osé-je dire, je vous regardai et combien j'appelai les bénédictions divines sur vous et sur les vôtres ! En apprenant votre prochain mariage, ma fille s'occupa aussitôt de faire une guirlande de ces fleurs dont elle porte le nom ; daignerez-vous l'accepter comme un bien faible hommage de notre éternelle gratitude ? Tous nos vœux, toutes nos prières s'ont avec vous le jour de votre union ; puissiez-vous être heureuse et bénie, bénie dans vos enfants, vous qui avez soulagé le cœur brisé d'une mère.

" Croyez, mademoiselle, au respectueux dévouement de votre très humble servante,

" MÉLANIE ENGUERRAND, veuve DESPORTES."

Emmeline pleurait.

— C'est trop, maman, c'est trop de reconnaissance pour si peu de chose !

— C'est le cœur d'une mère qui parle, répondit madame d'Aumont, je comprends l'excès de sa gratitude.

— Maman, puis-je en fait tant de bien au prix de si légères privations, tenez, donnez-moi moins de robes, moins de parures, j'emploierai l'argent que vous voulez bien y consacrer à aider les pauvres honteux ; mademoiselle Leprévost me les fera connaître.

— Je le veux bien, Emmeline, dit sa mère en lui serrant la main.

Pendant ce temps, madame Vallin avait pris la lettre et en regardait l'écriture avec beaucoup d'attention.

— Que dites-vous de cette lettre, chère maman, dit madame d'Aumont à sa mère.

— Elle me préoccupe autant que vous, mes enfants, mais pour un autre motif, peut-être. Élise, ce nom d'Enguerrand ne vous rappelle-t-il rien ?

— Rien, bonne mère, rien, en vérité ; mais vous, le connaissiez-vous ?

Madame Vallin se recueillit un instant et répondit :

— Vous vous souvenez cependant, ma fille, que votre père n'était qu'un simple expéditionnaire au ministère de l'Intérieur, et que ce fut son chef de division qui, remarquant ses talents et sa conduite, le soutint, le protégea, le fit avancer et

fut l'auteur de notre bien-être, celui qui nous donna dans le monde la position que nous occupons.

— Ce chef de division se nommait Enguerrand ! la mémoire de ce nom me revient tout à coup, chère mère !

— Je ne l'avais jamais oublié ; le nom de notre protecteur nous étant bien cher ! M. Enguerrand avait une fille que j'ai tout à fait perdue de vue.

— Et vous penseriez ?

— Cette idée m'est venue, et voici ce qui confirme mes soupçons ; mademoiselle Enguerrand avait pour institutrice une élève d'Écouen ; or, madame Campan avait mis en honneur dans son pensionnat une certaine écriture mêlée de ronde et d'anglaise... Regardez l'écriture de cette lettre, n'est-ce pas cela tout à fait ? Quel bonheur si, dans la personne que notre bonne Emmeline a obligée, nous retrouvons la fille de notre bienfaiteur !

— Maman, j'irai demain chez madame Desportes et nous aurons les renseignements que vous désirez.

— Ah ! maman, dit Emmeline à son tour, et si ce sont les bons Enguerrand, je pourrai voir Marguerite : je l'aime déjà !

III

Le lendemain, vers le soir, Emmeline et sa grand-mère attendaient au salon l'heure du dîner, quand madame d'Aumont rentra, accompagnée de deux dames.

— Chère mère, dit-elle, voici madame Desportes, fille de M. Enguerrand ; j'ai été assez heureuse pour la décider à venir dîner avec nous en famille. Et toi, Emmeline, je te présente cette aimable Marguerite que tu aimais déjà avant de la connaître."

Emmeline sauta au cou de la jeune fille, pendant que son aïeule embrassait avec émotion la mère heureuse et pénétrée. Elle la regardait, et lui dit enfin :

— Comme vous ressemblez à votre père ! je crois le voir encore, et je me souviens, Madame, de vous avoir vu enfant, et enfant bien aimable, partageant vos jouets avec mon Élise que j'avais amenée... Que Dieu est bon de nous avoir réunies ainsi !

— Un attentissement profond l'interrompit :

— Nous devons ce bonheur à votre Emmeline, dit madame Desportes avec reconnaissance. Sans elle, où serais-je ? où serait ma fille ? Ah ! mademoiselle, permettez-moi de vous embrasser, je voudrais vous dire...

Elle ne put achever : certains sentiments laissent la parole impuissante. Mais pour la première fois depuis bien des années, elle se sentait heureuse, car elle avait recouvré des amis et une famille, et elle sentait que désormais Marguerite ne serait pas sans appui sur la terre.

L'aumône, d'Emmeline comme un grain de blé confié au sillon, avait porté un : récolte abondante ; mais de tous ses fruits, le plus précieux, ce fut le dégoût qu'elle conçut pour les vaines parures, et la généreuse habitude qu'elle prit de prélever sur les ornements superflus la part de Dieu et des pauvres. Saintement avare pour elle-même des dons de la fortune, elle en fut saintement prodigue pour les autres.

.....

Ne dirait-on pas que ceci a été écrit par une plume canadienne, ici à Montréal ? C'est que nous aussi nous avons nos pauvres honteux, et ce ne sont pas les moins malheureux, sachons-le. Sans vouloir faire d'allusions ni de peine à personne, nous demanderons : Où sont, aujourd'hui, les jeunes filles qui donnent l'argent de leur toilette de bal pour cette classe de pauvres qu'on appelle quelquefois les *pauvres messieurs* ? Oh oui ! il y a encore des cœurs bien charitables ; on en connaît même plusieurs à Montréal, et ailleurs ; mais enfin, s'il y en avait un peu plus, serait-on plus pauvre ou moins heureux ? Que de foule de petites dépenses versées dans le tronc de la Saint-Vincent-de-Paul, ou de la Saint-Edouard, gèneraient de cœurs saignants !... Les bons sentiments ne manquent pas parmi nous ; on voudrait bien voir tout le monde heureux ; mais on ne pense pas aux petits moyens que nous avons sous la main. Inutile de vouloir indiquer ici les œuvres de charité qu'il faut faire ; chacun a les siennes favorites. Mais nous disons à tous : Nous avons au milieu de nous des pauvres honteux ! Pensons-y bien, ne négligeons pas les *œuvres corporelles de miséricorde* ; suivons l'exemple de nos saintes reines de France, es Clotilde, les Ita légende, les Bathilde qui, elles, servaient à *genoux* les pauvres et les malades. Faisons notre petite part, et alors il se fera un grand miracle : tous les petits sous gaspillés et les petits bouts de dentelle et de ruban superflus se tourneront à l'envers rembez-vous dans la caisse des pauvres, et les plateaux de la balance dont la tige est dans la main de Dieu, se trouveront équilibrés. Relativement, tout le monde sera heureux.

MONSEIGNEUR DE SEGUR

DIRECTEUR DES AMES.

Par M. l'Abbé H. CHAUMONT.

2 forts volumes in-12 de 1,000 pages..... Prix franco \$1.75

L'auteur divise son ouvrage en trois parties. Dans la première, il montre comment la Providence prépara de loin Gaston de Segur, à la mission qu'elle lui réservait dans l'Eglise. Il consacre la seconde à étudier en détail la méthode de direction du pieux Prêlat, méthode qui résume si parfaitement la doctrine des Saints sur cette grave matière, et qui s'applique d'une façon si remarquable aux besoins des âmes à l'époque où nous vivons. Dans une dernière partie enfin, il dit comment Mgr de Segur a fait l'application de cette méthode aux chrétiens de tout âge et de toute condition, et les fruits importants qu'il en a retirés.

On le voit, cet ouvrage est, par son objet même, comme un traité pratique de la conduite des âmes.

NEUVAIN EN L'HONNEUR DE SAINT ROCH

AVEC UN

PRÉCIS DE SA VIE

—NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE—

PAR

LE P. ANIOT DE SAINTE-SUZANNE.

In-32, de 61 pagesPrix franco : la douz. 40 cts., chaque 5 cts.

Depuis quelques temps la picotte, cette lèpre moderne, a pris dans Montréal des proportions alarmantes, il n'y a pas à se le dissimuler : Un grand nombre de cas ravagent actuellement notre ville et tous les jours il s'en déclare de nouveaux. Nous ne faisons pas du roman, nous citons des faits. C'est donc le temps, plus que jamais, de s'adresser au ciel et de crier miséricorde. Les épidémies ont du moins ce bon effet de nous dessiller un peu les yeux et de nous les faire décolorer de la terre. Le bon Dieu, ce tendre père, qui ne châtie jamais d'une main sans consoler de l'autre, a placé au ciel plusieurs saints avec le pouvoir particulier de nous secourir dans certaines calamités. Saint Roch, entre tous, a reçu le privilège de préserver de la peste ou de toute autre maladie pestilentielle, tous ceux qui s'adresseront à lui avec confiance. La petite neuvaine de 5 jours que nous offrons aujourd'hui au public, fournira toutes les prières convenables en cette circonstance. Nous signalons surtout la prière qui se trouve à la page 55, et qui peut se réciter tous les soirs en famille : "Grand saint Roch, nous vous supplions de détourner de dessus nos têtes criminelles tout accident fâcheux : "préservez, par votre intercession, etc., etc."

Suspendons à nos cous et au cou de nos enfants la médaille de saint Roch : c'est une puissante cuirasse qui coûte peu, ne pèse guère et vaut beaucoup.

Faisons en même temps de la propagande religieuse, en distribuant gratis à la porte des pauvres quelques neuvaines avec quelques médailles de saint Roch. Ce pieux stratagème touchera les cœurs et fera monter au ciel beaucoup de bonnes prières qui, sans cela, n'y auraient probablement jamais monté.

Et....., à tous les désinfectants, ajoutons la bonne odeur des vertus !

LA SAINTE DE CHAQUE JOUR

PAR M. L'ABBÉ CHAPIAT

1 fort volume in-12 de XI-780 pages..... Prix franco 88 cts.

AVANT-PROPOS

Pourquoi ces vies de saintes femmes pour chaque jour de l'année? La réponse arrive en posant une autre question : Qui est-ce qui lit de nos jours, la Vie des Saints? Les femmes chrétiennes principalement. Pourquoi alors ne pas leur donner des Vies de Saintes? Voilà ce qui nous a déterminé à composer cet ouvrage.

Sans doute, les Vies de Saints renferment de quoi édifier, même les femmes : données par des hommes, les exemples n'en sont pas moins bons pour elles; cependant, ces exemples sont moins directs, moins éloquents, moins concluants; car elles peuvent répondre: Nous n'avons pas la même force, le même courage, les mêmes moyens. Devant les exemples des saintes, il n'y a aucune réplique possible. Sans doute aussi, les livres qui traitent de la Vie des Saints n'excluent pas les Vies des Saints; mais quel nombre en renferment-ils? Une ou deux sur dix, c'est beaucoup. Ce qui peut donner à croire, ou qu'il y a peu de saintes au ciel en comparaison des saints, ou que leurs vies sont moins intéressantes à reproduire. Et cependant, ne semble-t-il pas qu'on voyons sous nos yeux le contraire? Depuis l'exemple donné par Marie, l'auguste mère de Jésus, les femmes ont peut-être surpassé les hommes, du moins en nombre, dans les voies du ciel.

Nous avons pensé tout d'abord qu'un tel ouvrage serait difficile à faire, et que nous aurions peine à trouver une vie assez intéressante pour chacun des jours de l'année. Nous étions dans une erreur étrange: nous avons trouvé beaucoup plus de matières qu'il n'en fallait pour notre édifice. Nous sommes loin de nous en plaindre: nous avons choisi, et en prenant les vies non pas seulement des saintes reconnues d'antiquité ou canonisées par l'Église, mais celles des bienheureuses, celles aussi des vénérables, nous avons trouvé une riche moisson à recueillir.

Nous avons pris, disons-nous, un certain nombre de vies de personnes mortes en odeur de sainteté, et cela pour deux raisons : la première, c'est que leur histoire est beaucoup plus certaine, et nous l'avons préférée aux légendes plus ou moins incontestables des saintes plus antiques; la seconde, c'est que, plus près de nos temps, ayant vécu même de nos jours, leur exemple impose de toute nécessité. C'est hier qu'on agissait ainsi : pourquoi pas aujourd'hui? pourquoi pas demain?

Ayant fait cela, uniquement pour le plus d'utilité possible, nous devons déclarer que nous ne prenons pas toujours le nom de Sainte dans le sens restreint de l'Église, mais dans le sens large de son acception. La Vie d'une Sainte signifie, sous notre plume, la vie d'une personne qui a vécu sur la terre d'une manière édifiante, pure et pleine de charité, et dont les exemples sont propres à produire dans les âmes le désir de les imiter. Nous déclarons donc, soumis aux décrets du Saint-Siège, que notre intention n'a été, en aucune manière, de prévenir le jugement de notre mère la sainte Église, en donnant comme Sainte aucune des personnes à qui elle n'a pas jugé à propos de donner encore ce titre. Nous déclarons aussi nous en rapporter uniquement à Elle, en tout ce qui concerne les miracles, prodiges, merveilles, prophéties, et autres faits surnaturels, dont le jugement lui est réservé.

Nous n'avons certes pas dû, en écrivant la Vie de nos héroïnes, reculer devant ce merveilleux qui en fait l'essence même. Un saint, une sainte, sont des êtres surnaturels, des âmes qui, à la vie de la nature, ont surajouté la vie de la grâce : ce n'est pas leur vie humaine, mais leur vie divine, la vie de Dieu en eux, que nous avons écrite; et cette vie elle-même, n'est-ce pas une merveille, inexplicable aux yeux de la raison pure, de la raison séparée de la foi? Aussi, nos saints restent-ils des énigmes indéchiffrables pour les rationalistes; et cependant, nos saints, ce sont des faits qu'ils ne sauraient nier.

Nul ne peut être admis, en lisant la Vie des Saints, à dire: Cela n'est pas croyable. Tout est possible à Dieu : le seul droit de la raison est d'examiner si cela est. Si le fait est constant, il faut l'admettre, et en rapporter la gloire à Dieu, qui est admirable dans ses saints. Nous n'avons donc pas hésité à rapporter les choses les plus extraordinaires, quand nous les avons trouvées appuyées sur des documents sérieux. Nous ne les garantissons pas pour cela toutes incontestablement vraies : la foi n'est obligatoire qu'après le jugement de l'Église; jusque-là, chacun peut suspendre son jugement : seulement, nul ne pourra dire: Cela n'est pas! Dès qu'un fait est possible, et qu'il est affirmé par le témoignage de personnes sérieuses, cela suffit pour qu'on ne puisse pas le nier, et par là même qu'on puisse s'en édifier.

Nous n'avons pas dû reculer davantage devant les incroyables pénitences pratiquées par les saints : tout est possible en Celui qui nous fait vivre ! En toutes ces choses, l'homme n'est pas seul; mais Dieu est avec lui; et comment dénier à Dieu le pouvoir d'élever l'âme à tel ou tel degré de puissance sur elle-même, sur son corps ou sur la nature? Cela est-il ou cela n'est-il pas? Voilà, encore un coup, la seule question permise. Or, il n'y a pas un seul de ces faits de pénitences extraordinaires dont il n'y ait des exemples appuyés sur les documents les plus incontestables, tellement que, pour les nier, il faut détruire toute certitude historique.

Maintenant, que tirer de toutes ces merveilles, si fort au-dessus de notre faiblesse? Une seule chose, les admirer, en bénir Dieu, reconnaître et louer sa puissance et sa miséricorde, et nous dire : Ah! si les saints, si des hommes, des Femmes, des enfants, ont fait cela pour Dieu, moi, ne dois-je pas aussi faire quelque chose?

Dans la vie chrétienne, il y a deux choses à bien distinguer : les préceptes et les conseils. Les préceptes obligent, sous peine de péché : graves, s'ils sont essentiels à la vie de la grâce dans l'âme; vénels, s'ils ne sont que d'une moindre importance. Les conseils ne sont pas obligatoires : seulement il faut les suivre, quand on veut tendre à la perfection, qui n'est imposée à personne. Les saints, dans l'acception réservée de ce mot, c'est-à-dire les héros de la vie chrétienne, ont voulu, eux, atteindre cette perfection, et ils ont mis leur soin, non-seulement à remplir les préceptes, mais encore à suivre les conseils. Si vous voulez devenir, comme eux, des saints, c'est-à-dire des chrétiens parfaits, imitez-les : la grâce de Dieu ne vous manquera pas; une grâce appelle une autre grâce, et bientôt vous en serez inoné tel comme d'un déluge. Vous pourrez alors faire ce qu'ils ont fait, plus même : peut-être qu'ils n'ont fait : la grâce de Dieu n'a point de mesure.

Si vous redoutez cette haute perfection, si votre faiblesse hésite à se lancer dans une telle carrière, Dieu ne vous en fait point un commandement : seulement devez-vous vivre dans une sainteté commune, c'est-à-dire dans l'innocence, la justice et la charité. Il vous faut au moins observer les préceptes, et n'omettre aucun de ceux qui vous obligent sous péché grave. A quoi vous pourra servir alors la Vie des Saints? Mais à vous donner du cœur : à exciter votre faiblesse; à vous faire dire : Quoi ! ils ont pu monter jusqu'à la perfection, et moi je ne pourrais pas même venir au dernier rang? Ils ont pratiqué les conseils, et moi je serais assez lâche pour ne pas vouloir observer au moins les commandements? Est-ce donc que Dieu n'est pas aussi mon Dieu? Est-ce que le paradis n'est pas pour moi? Est-ce que mon âme ne m'est pas précieuse? Est-ce que Jésus n'est pas aussi mon Sauveur? Est-ce que la grâce ne viendra pas aussi à mon aide? L'ex-

emple d'un héros, sur le champ de bataille, enraîne jusqu'aux derniers de ses soldats. Toutefois, il vous faudra, pour lire avec fruit et même sans danger, les Vies des Saints, un guide, un sage directeur. L'Église en a bien jugé ainsi pour les saintes Écritures. C'est qu'un livre a besoin d'être interprété : il n'est pas le même pour tous les lecteurs; car tous les lecteurs n'ont pas l'intelligence pour le bien comprendre : tous n'ont pas le jugement pour en débiter bien les conclusions. Le Sauveur y a pourvu en nous donnant ses prêtres, qui doivent nous enseigner de vive voix, résoudre nos doutes et nous guider sûrement dans les voies du salut. Lisez les Vies des Saints pour vous exciter au bien par leurs exemples, et consultez le ministre du Seigneur pour discerner en quoi vous devez les imiter.

Notel, le jour de la fête de tous les Saints. 1er novembre 1868.

PENSEES ET MAXIMES DE R. P. FABER

AVEC UNE PREFACE DE

LEON GAUTHIER.

Le charmant petit volume in-18 de XIV-341 pages, encadrées d'un filet rouge, lettres ornées, fleurons, etc. Prix franco 50 cts.

(Extraits des Pensées pour Septembre.)

Si vous êtes jeune et que vous entrevoyez de loin les épreuves de la vie, priez : si vous sentez votre faiblesse et que vous desiriez vous affermir dans la grâce de Dieu et augmenter votre courage à son service, priez encore : si vous êtes dans l'âge mur et que les infirmités de la vieillesse vous affaiblissent, priez toujours : si vous êtes vieux et que vous inquietez de la pensée de la mort, continuez votre prière. Méditez souvent sur le royaume de Dieu, et pour vous assurer l'entrée de l'éternelle Patrie, priez sans cesse, sans vous laisser jamais. — N.

Pour devenir des saints, il faut absolument passer par l'école de la souffrance. La douleur est indispensable à la destruction de l'amour-propre. — P. S.

Le désir de la perfection, si faible qu'il soit, est un signe de la prédilection de Dieu, à qui les âmes embrasées de cette sainte ambition sont les plus chères. — P. A.

LA DOCTRINE CHRETIENNE DE L'HOMOND

AUGMENTÉE DE NOMBREUX EXEMPLES PUISÉS AUX MEILLEURES SOURCES ET DISTRIBUÉS AVEC ORDRE.

Par E. ROBERT

Quatrième livre de lecture. Nouvelle édition illustrée.

Un volume in-12 de 477 pages, cartonné, la douzaine 85 cts., chaque 2 cts.

XXXI LECTURE

DE L'AUTORITE DE L'ÉGLISE.

Jésus-Christ a donné aux pasteurs de l'Église, le pouvoir d'enseigner et de gouverner les fidèles dans l'ordre du salut. Cette autorité est toute spirituelle, et elle ne reside que dans les pasteurs, c'est-à-dire dans le Pape, qui est le chef de l'Église universelle, et dans les Evêques, comme successeurs des apôtres. "Allez, dit Jésus-Christ à ses apôtres, instruisez les nations, leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées; et voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles." (Math. 28.) En vertu de cette promesse, l'Église est infaillible dans la doctrine de la foi et des mœurs, de quelque manière qu'elle prononce, soit assemblée, soit dispersée; ayant avec elle Jésus-Christ, qui est la vérité même, étant toujours éclairée et dirigée par son Esprit, qui est l'Esprit de vérité, jamais elle n'enseignera par erreur; autrement elle cesserait d'être l'Église de Jésus-Christ, et d'avoir le Saint-Esprit pour maître. Aussi l'apôtre saint Paul l'appelle-t-il la colonne et l'appui inébranlable de la vérité. Concluez donc avec moi, mon cher Théophile, que le corps des pasteurs ne peut jamais se tromper dans ce qui méresse la foi et les mœurs, et que les jugements qu'il prononce, soit pour proposer aux fidèles les vérités de la foi, soit pour condamner les erreurs qui la combattent, sont des jugements infaillibles, auxquels tout fidèle doit se soumettre. L'Église est la chaire de vérité, la chaire de Dieu même, et elle parle aux hommes au nom de Dieu, par l'autorité et avec l'assistance de Dieu, et quand nous soumettons notre esprit à l'enseignement et aux décisions de l'Église, c'est à Dieu même que nous rendons l'hommage de notre foi. "Qui vous raconte m'écoute," a dit Notre-Seigneur à ses apôtres, et qui vous impute me impute : si quelqu'un n'écoute pas l'Église, regardez-le comme un païen et un publicain." Il était nécessaire que Jésus-Christ donnât à son Église cette autorité infaillible. S'il n'y avait point de tribunal pour décider souverainement les questions qui se lèvent sur ce que l'on doit croire, chaque fidèle s'égarerait dans ses propres pensées, et il n'y aurait plus d'uniformité dans la croyance. Si ce tribunal n'était pas infaillible, on pourrait douter de la vérité de ses décisions, et les fidèles demeureraient incertains et flottants, exposés à être emportés à tout vent de doctrine. Il était donc de la sagesse de Jésus-Christ d'assurer à son Église le privilège d'être préservée de toute erreur dans son enseignement.

Secondement, Jésus-Christ a donné aux pasteurs le pouvoir de gouverner les fidèles, c'est-à-dire de faire des lois pour régler leur conduite en ce qui concerne le culte de Dieu et les bonnes mœurs, et de punir par des peines spirituelles les esprits indociles et rebelles à ses lois. Le nouveau Testament est rempli de passages qui établissent cette vérité. Saint Paul parlant aux an-

gels de l'Église d'Éphèse, leur dit : "Prenez garde à vous-mêmes, et au troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques pour gouverner l'Église de Dieu." (Act. 20.) Les évêques sont donc établis pour gouverner les fidèles : leur résister, c'est donc résister au Saint-Esprit. Le même apôtre déclare dans l'Épître aux Corinthiens qu'il a eu main levée pour ceux qui lui désobéissent. En effet, il a exercé ce pouvoir à l'égard d'un pasteur semblable de la ville de Corinthe, qu'il retrancha pour un temps de la société des fidèles par l'excommunication. Ce pouvoir d'excommunier est contenu dans ces paroles que Jésus-Christ a adressées à ses apôtres : "Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié au ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié au ciel." (Math. 18.)

EXEMPLES.

Durant le schisme d'Antioche, saint Jérôme fut appelé dans son désert. On lui demanda avec qui il était en communion, avec Valde, ou avec Paulin, ou Paulin, qui tous trois étaient en troupeau. Dans le doute il écrivit au pape, saint Damase, en ces termes : "Ne sachant d'autre chef que Jésus-Christ, je suis attaché à sa communion de votre Saint-Esprit, c'est-à-dire de la chaire de saint Pierre. Je sais que l'Église a été bâtie sur cette pierre. Que ce corps ne se sépare jamais de cette maison est profane; quiconque n'est pas dans l'Église de Noy, péri dans le déluge; quiconque n'a mis sa confiance pas avec vous dis-je; ainsi je vous prie de me marquer avec qui je dois communier." Le souverain pontife eut égard à la prière de saint Jérôme, et en conséquence des instructions reçues de Rome, est parvenu de ce qu'il adopta la communion de Paulin, qui l'ordonna évêque. — Se soumettre humblement aux décisions de l'Église, c'est le seul moyen de ne pas errer dans la foi. (S. Jérôme, lettre 77.)

— Henri IV, sollicité par ses amis d'embrasser la religion catholique, demanda aux évêques si l'on pouvait se sauver dans l'Église romaine, ceux-ci lui répondirent qu'assurément on pouvait s'y sauver, et de plus qu'on ne pouvait pas se sauver hors de sa secte. Le prince étant ensuite adressé aux ministres protestants, leur demanda s'il était possible de trouver le salut dans leur réforme ainsi que dans l'Église romaine. Les ministres lui ayant affirmé qu'on pouvait se sauver dans l'une comme dans l'autre, le roi leur répondit : "Les évêques disent que hors de l'Église romaine il n'y a point de salut, vous autres vous avouez que l'on peut s'y sauver; dans ce cas je vous déclare que je ne fais catholique. Dans une affaire aussi importante, le parti le plus sûr est toujours le mien." —

Puisque de l'aveu des protestants on peut se sauver dans la religion catholique, embrasser cette religion n'était pas seulement prendre le parti le plus sûr, c'était évidemment embrasser la vérité; car la vérité est une, et le salut ne peut être que là où se trouve la vérité.

LE DOUTE ET SES VICTIMES JEANNE JUGAN

DANS LE SIÈCLE PRÉSENT

Par M. l'abbé BAUNARD

1 vol. in-12 de XLII-421 pages Prix franco \$1.00.

« L'auteur nous dit, dans son *Introduction* : Voici un livre qu'il faudrait écrire avec des larmes ; car l'histoire qu'il raconte, ce n'est pas une histoire qui nous soit étrangère, faite pour le charme des lettres ou le loisir des curieux. C'est l'histoire d'un mal qui est le grand mal de ce temps, dont se meurent les âmes de nos frères, et dont je voudrais ici signaler les ravages et les victimes, parce que le temps presse, que la contagion gagne, et qu'en dépit de l'orgueil des uns comme des espérances des autres, là est encore le tourment des esprits et l'angoisse des cœurs.

Que font ces esprits ? Ils doutent. Que font ces cœurs ? Ils souffrent.

Puis, dans une *première partie*, le savant chanoine étudie ses tristes victimes : *Théodore Jouffroy, Maine de Biran, Santa-Rosa, Georges Farcy, Victor Cousin, Scherer.*

Il nous les montre tour à tour affirmant et niant, croyant et doutant, torturés par le doute, entrevoyant la vérité et finalement refusant de s'y rendre. Quelles instructions pour la jeunesse, pour tous les âges !

Dans la *deuxième partie*, on voit *Lord Byron, Frédéric Schiller, Leopardi* et les *Poètes du doute en France* qui portent noms : Victor Hugo, François Coppée, Henri Murger, Brizeux, Gérard de Nerval, H. Gessippe Moreau, Alfred de Musset et Henri Heine.

Citons quelques extraits qui serviront à faire leurs procès :

- « Je vous dirai qu'en moi je porte un ennemi,
 - « Le doute !.....
 - « Je vous dirai qu'en moi j'interroge à toute heure
 - « Un instinct qui bégaye en nos sens prisonnier :
 - « Près du besoin de croire, un désir de nier,
 - « Et l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure,
 - « C'est notre mal à tous, enfants des passions,
 - « Dont l'esprit n'atteint pas votre calme sublime.
 - « A nous dont le b-raveau, risque sur un abîme,
 - « Vogue sur le flot noir des révolutions »
- (Victor Hugo — *Chants du crépuscule.*)

II.

En voici un autre qui lui aussi peint son âme ravagée par le doute, torturé par le remords, sous l'image d'un sanctuaire profané, désert, désolé. Écoutez les vers étranges de M. François Coppée, aujourd'hui académicien.

- « Je sais une chapelle horrible et difflamée
- « Dans laquelle autrefois un prêtre s'est pendu,
- « Depuis ce sacrifice effroyable on a dû—
- « La tenir pour toujours aux fidèles fermée.

- « Plus de croix sur l'autel, plus de cierges assidus,
- « Plus d'encensoir perdant son âme parfumée :
- « Sous les arceaux déserts une funèbre armée
- « De feuilles mortes court en essaim éperlu.

- « Ma conscience est cette église de scandales ;
 - « Mes remords affolés bondissent sur les dalles :
 - « Le doute qui faisait mon orgueil, me punit.
 - « Obstiné sans grandeur, je reste morne et sombre,
 - « Et ne puis même plus mettre mon âme à l'ombre :
 - « Du grand geste du Christ qui plane et qui bénit.
- (François Coppée. *Solitude*, t. II, p. 10.)

Un autre, Henri Murger, s'adresse à une de ses parentes restée chrétienne et pure, et c'est pour lui envier la piété qu'hélas il a perdue lui-même :

- « Plus heureuse que moi, vous n'avez pas quitté
- « Le foyer de famille : et la voix maternelle
- « Conserve à votre cœur la sainte piété,
- « Qui n'est plus dans le mien, ô ma cousine Angèle !

- « Vous avez le travail pour compagnon le jour,
 - « La nuit un ange blanc vous couvre de son aile,
 - « Et des songes bénis descendent tour à tour
 - « Du ciel à votre lit, ô ma cousine Angèle.
- (H. Murger—*Les nuits d'hiver*, p. 92.)

Passons à Alfred de Musset. C'est par-dessus tout l'aspect du Crucifix qui bouleverse le poète

et le force à se dédire. L'incroyance a beau faire effort et crier :

- « O Christ, je ne suis pas de ceux que la prière
- « Dans les temples muets amène à pas tremblants
- « Je ne suis pas de ceux qui vont à ton calvaire,
- « En se frappant le cœur, baiser les pieds sang-
- « (glants ;
- « Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
- « Quand ton peuple fidèle, autour de noirs arceaux,
- « Se courbe en murmurant sous le vent des can-
- « [tiques,
- « Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.

L'orgueil moderne peut bien se redresser ainsi ; mais le cœur a sa revanche, et, qu'ilques vers après, avec quelle éloquente contradiction de lui-même il fait au crucifix son amende honorable !

- « Eh bien, qu'il soit permis d'en baiser la poussière
 - « Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
 - « Et de pleurer, ô Christ ! sur cette froide terre
 - « Qui vivait de ta mort, qui mourra sans toi.
 - « Oh ! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie ?
 - « Du plus pur de ton sang tu l'avais rajunie :
 - « Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?
 - « Nous, vieillards, nés d'hier, qui nous rajeunira ?
- (Alfred de Musset.—*Rolla*.)

Est-ce là une fiction ? Le peut-on croire lorsque le même sentiment anime et relève des milliers de vers semblables ?...

Mais nous voici à la page 374 où il est dit qu'un jour le sceptique rencontre, sur le sein qu'il va percer, un crucifix d'ébène, ce crucifix inévitable que le poursuit partout.

« Je reculai frappé de crainte, dit-il, dans un récit ému qu'il nous faut éliminer..... "ma main s'ouvrit..... et l'arme tomba." (Suit une page qui est un acte de foi sublime)..... Un seul instant m'avait rendu le calme, la force et la raison.

« Je m'avançai..... je m'inclinai..... je baisai le crucifix ! »

Quelle n'est pas la grandeur et la beauté de la foi qui arrache de tels hommages

Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi !

Terminons cette pâle analyse.

On sait le mot de Pascal : "S'ils sont assez fous, ils ne sont pas assez forts." C'est la même faiblesse que ces faiseurs de romans, de vers et de brochures accusent encore chaque jour par leur inconscience : les faux témoignages finissent toujours par se couper. Un jour la rage se calme, la grâce arrive, souvent par le chemin de la douleur : une parole s'échappe entre deux accès de haine : c'est une parole de foi, d'espérance et d'amour ! D'où peut-elle sortir ? D'un fond de christianisme demeuré obstinément dans ces cœurs révoltés, et qui perce en eux par de cuisantes blessures. Il se révélait hier par des cris de colère, il se traduit aujourd'hui par des regrets, des doutes, des contradictions et des larmes.

Au fond, la plupart de ces pauvres impies ne sont que de lâches fanfarons, dont la tête affolée emporte le cœur loin de la raison.

Le Doute et ses victimes est un livre étrange. Le cœur d'un chrétien, en le lisant, est tout le temps comme dans un étau et l'on sent le besoin de lire quelque chose de tout à fait opposé. L'habile auteur a prévu cela en écrivant son bel ouvrage : *La Foi et ses victoires*, 2 in-12 dont nous parlerons dans un prochain numéro. C'est l'histoire des vainqueurs, c'est-à-dire des hommes de foi, comme *Le Doute et ses victimes* est l'histoire des vaincus, c'est-à-dire des hommes du doute.

Mais auparavant, il faut lire tout entier *Le Doute et ses victimes*. On n'achèvera cette lecture qu'en bénissant Dieu de nous avoir préservés de cette fatale contagion, qu'en se sentant plus fort dans sa reconnaissance, plus décidé à ne jamais abandonner le divin soleil pour ces lueurs phosphorescentes et trompeuses qui conduisent droit aux abîmes.

ET LES PETITES-SŒURS DES PAUVRES

Par l'auteur d'UNE FEMME APOTRE,

avec une introduction de M. LEON AUBINEAU.

1 volume in-12 de XXIX-392 pages Prix franco 75 cts.

Ce livre est une histoire par lettres, c'est-à-dire une histoire racontée dans une correspondance échangée plusieurs années durant, entre Marie Clémence et Pierre de Kersaint, son frère d'adoption. Naturellement, Marie Clémence a le principal rôle, et c'est surtout dans ses lettres qu'est narrée l'édifiante histoire de Jeanne Jugan. Cette sainte religieuse, morte le 29 août 1879, à l'âge de 86 ans, avait été la sœur quêteuse, par excellence, des Petites-Sœurs des Pauvres, et l'on parlera longtemps dans cette pieuse famille, de la grâce avec laquelle elle savait demander l'aumône et des saintes hardiesses et des chrétiennes industries que lui inspirait l'amour de ses pauvres vieillards. Elle a été l'une des premières et aussi l'une des plus méritantes ouvrières de cette fondation providentielle qui honore à un si haut point et notre temps et le beau pays de France. La forme dans laquelle est ici racontée sa vie, permet de révéler beaucoup de détails intimes et familiers que la véritable histoire eût peut-être laissés dans l'ombre comme peu dignes d'elles, et qui éclairent cette noble physionomie d'une si douce et si pure lumière. Grâce à Dieu la correspondance exige moins de solennité et Jeanne Jugan y gagne d'être mieux connue et par conséquent plus admirée. Entre temps, la correspondance s'étend sur divers sujets fort intéressants et édifiants qui semblent bien un peu interrompre le récit ; mais (soyons sévères et appelons la *difaut*) ce défaut donc est bien compensé par l'intérêt même de ces digressions qui ne nous font jamais sortir, du reste, du terrain des bonnes œuvres et de la charité qui paraît être très familier à l'auteur. Enfin, l'œuvre de Marie Clémence est très agréablement écrite et sera lue avec plaisir et profit par tous ceux qui s'intéressent aux œuvres du bien. Elle est ornée d'un beau portrait en pied de Jeanne Jugan.

RECUEIL DES ECRITS DE MARIE-EUSTELLE

(NÉE A SAINT-PALAIS DE SAINTES, LE 19 JUIN 1804, MORTE LE 29 JUIN 1842)

2 volumes in-12 de 422-407 pages Prix franco \$1.75.

—Ce *Recueil* est divisé en 6 parties : 1o Récit de la vie de Marie-Eustelle, écrit par elle-même sur la demande de ses supérieurs ecclésiastiques et directeurs ;—2o. Lettres adressées au premier ecclésiastique à qui elle a dévoilé les secrets de son âme ;—3o. Lettres adressées à son principal directeur ;—4o. Correspondance avec des personnes de différentes conditions ;—5o. Trois Dialogues résumant les conversations qu'une personne de la connaissance intime d'Eustelle eut avec cette pieuse fille ;—6o. Quelques cantiques spirituels composés par elle.—Les manuscrits de ces œuvres diverses sont conservés avec soin dans les archives de l'Evêché de La Rochelle, pour servir de témoignage à la fidélité de leur transcription, et de titre à la vénération envers celle à qui on les doit. En lisant ces deux beaux volumes, on s'étonne de trouver des pensées si élevées, des sentiments si parfaits, si bien exprimés, sous la plume d'une jeune fille qui n'eut d'autre instruction que celle qu'elle put acquérir jusqu'à l'âge de 10 ans dans une modeste école primaire ; toute sa science, elle la puisa dans sa piété et dans son amour pour Dieu. Ce qu'on admire surtout, ce sont les merveilleuses opérations de la grâce, et cette perfection à laquelle elle élève les âmes dociles à suivre ses inspirations.

DOCILES A SUIVRE SES INSPIRATIONS !—Que de fruits de sainteté pourraient produire dans les âmes ces cinq paroles bien méditées !.....

La lecture des Ecrits de Marie-Eustelle peut toucher les pêcheurs mêmes et les ramener à la vertu ; elle édifiera surtout les âmes pieuses et les affermira dans l'amour de Dieu, dans la fréquentation des sacrements, dans la pratique de l'obéissance, de l'humilité, de la mortification, et du plus entier abandon de soi-même à la volonté divine.

CÆCILIA

OU UNE HÉROÏNE DES CATACOMBES

Par l'abbé Périgaud

1 volume in-12 Prix franco 75 cts.

Ce nouveau roman historique est presque aussi émouvant que *Fabiola*. Ce n'est pas peu dire.

UN BON PETIT DIABLE

Par Mme la Comtesse de Ségur

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 100 VIGNETTES SUR BOIS, PAR H. CASTELLI

1 volume in-12 de 408 pages Prix franco 55 cts.

Les ouvrages de Mme de Ségur sont, sans contredit, la perle de la Bibliothèque rose illustrée. Ils sont au nombre de 25. Vingt-cinq petits chefs-d'œuvre qui tous rivalisent de finesse, de gaieté, d'entrain et de moralité. Ces livres ont été écrits surtout en vue d'amuser et d'instruire la jeunesse ; mais nous connaissons maintes autres personnes qui en font leurs délices.

Mme de Ségur est la mère de Mgr de Ségur. Cela seul fait presque naître le désir de lire l'ouvrage que nous annonçons plus haut, et même quelques autres, tels que : *Après la pluie le beau temps ; Les malheurs de Sophie ; Mémoires d'un âne*, etc., du même auteur.

TROP BELLE !

PAR

JEAN LOISEAU.

2 volumes in-12 de 204-300 pages Prix franco \$1.50

Le proverbe n'a pas tort : *Ce n'est pas l'habit qui fait le moine*. Comme ce n'est pas non plus le titre qui fait le livre. Ici, sous l'écorce légère de *Trop belle*, se cache un ouvrage sérieux : le commencement d'une étude sur le grand pontificat de Sixte-Quint. C'est une fausse enseigne ; mais contrairement à la plupart de celles de nos romanciers modernes, elle conduit au port et non à l'abîme.

Si vous ne le savez pas, nous vous l'apprenons : Jean Loiseau assaisonne ses écrits à la sauce piquante. Prenez et lisez.

FLEURS DE DOCTRINE ET DE PIÉTÉ.

Extraits des Oeuvres de Mgr CHARLES GAY, Evêque d'Anthédon,

Par H. L.

1 volume in-32 de IX-634 pages Prix franco 60 cts.

Ce livre, composé de pages prises ça et là dans la *Vie et les Vertus chrétiennes*, ainsi que dans les *Conférences aux Mères chrétiennes*, forme comme un bouquet des fleurs les plus odoriférantes cueillies dans le riche parterre des œuvres magistrales du pieux Evêque d'Anthédon. Il y a là plus que les miettes d'un festin splendide ; on y trouve les mets les plus délicats, les plus faciles à digérer. Ces extraits sont cueillis un peu partout, mais loin d'être jetés au hasard ils sont fort habilement disposés et coordonnés entre eux. L'intelligent *collecteur* a trouvé le moyen d'y résumer en quelque sorte tous les devoirs de la vie chrétienne, depuis celui d'aimer Dieu, de haïr le démon et le péché jusqu'à celui de s'exercer à la pratique des conseils évangéliques, et de craindre les jugements redoutables du juge suprême.

Bien que le présent opuscule s'adresse de préférence, nous dit le modeste auteur, aux plus humbles fidèles, aux affaires comme aux pauvres, nous croyons cependant pouvoir affirmer que tous ceux qui le parcoureront y trouveront lumière et chaleur surnaturelle, consolation dans l'adversité, affermissement de la foi et de l'espérance, perfectionnement de la charité.

QUINZE MOIS DANS LA LUNE

PAR

A. DE LAMOTHE.

1 volume in-12 de 360 pages. Prix franco 75 cts.

A. De Lamothe ! Ce nom seul est déjà une recommandation. M. de Lamothe a entrepris de publier une série de Voyages extraordinaires dans le genre Verne ; mais il y ajoute la note religieuse qui domine partout, ce qui ne gêne rien du tout. Le livre est rempli d'humour et promet des jouissances aux lecteurs, même à ceux qui auraient lu *Un Voyage autour de la Lune* par Jules Verne.

CALLIGRAPHIE

ELEMENTS ET PRINCIPES EN 5 TABLEAUX

Ces cinq tableaux, qui mesurent chacun 27 x 20 pouces, résument tout ce qui peut et doit être dit sur les principes de l'écriture anglaise moderne. Le 1er tableau donne, en 4 lignes, les *Éléments* et les *Principes fondamentaux de l'écriture* ; le 2e tableau : les *Minuscules* et les chiffres ; le 3e et le 4e tableaux : les *Majuscules* ; le 5e : les principes des lettres à boucles.

L'écriture étant une chose qui parle tout particulièrement aux yeux, il est essentiel que ces tableaux soient appendus au mur de la classe afin de fournir aux élèves l'occasion de les examiner souvent et facilement.

Avec ces beaux modèles sous les yeux, les élèves prennent nécessairement le goût de la belle calligraphie, et quand le professeur donnera sa leçon, il trouvera le terrain déjà bien préparé.

Afin de favoriser ce bon mouvement, nous avons réduit considérablement le prix de nos tableaux. Ainsi nous vendons :

La Série complète, en feuilles, pour 25 cts.

La même, montée sur toile et rouleaux, collée et vernie \$1.50.

A ces conditions, nous croyons avoir fait un bon pas vers le progrès de la Calligraphie : que les maisons d'éducation, maintenant, nous secondent en popularisant cette belle et économique série, et l'on pourra se flatter d'avoir avant peu de véritables bons calligraphes.

LES GRANDS FAITS

De L'Histoire de la Géographie

RECUEIL DE DOCUMENTS DESTINÉS A SERVIR DE COMPLÉMENTS AUX ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES

PUBLIÉS ET ANNOTÉS

PAR L. DUSSIEUX

5 gros volumes in-12. Prix franco \$2.50.

LIVRES CLASSIQUES

CLIFTON, M.—Manuel de la conversation et du style épistolaire, à l'usage des voyageurs et de la jeunesse des écoles (Français-Anglais) ; in-18 de 365 pages, 50 cts. Le même (Anglais-Français) 50 cts.

CLIFTON, EBELING et VITALI.—Manuel de la conversation en 4 langues : (français, anglais, italien, allemand) ; in-18 de 365 pages 75 cts.

CLIFTON, EBELING, VITALI, BUS-TAMENDE et DUARTI.—Manuel de la conversation, en 6 langues : français, anglais, italien, allemand, espagnol et portugais. Volume in-12 de 365 pages, \$1.25

SADLER, P.—Manuel classique de conversations françaises et anglaises, en une série de dialogues destinés à faciliter la pratique de la conversation familière, servant aussi d'interprète fidèle aux voyageurs. 12e édition. Un fort volume in-18 cart., de 755 pages, la douz. \$9.00 ; chaque 90 cts.

GANOT, A.—Traité élémentaire de physique—19e Edition (1884) ; très fort volume in-12 de 1160 pages, cartonné \$2.25.

REGNAULT, V.—Cours élémentaire de chimie, 4 volumes in-12, \$5.00.

STOCKHARDT, Dr.—La chimie usuelle appliquée à l'agriculture et aux arts. Un volume in-12 524 pages \$1.10.

PICHOT, J.—Traité élémentaire de cosmographie, avec de nombreuses

figures intercalées dans le texte. Volume in-8 de 300 pages \$1.50.

FLAMMARION, Camille.—Petite astronomie descriptive, avec 100 figures. Volume in-12, de 218 pages, cartonné, 38 cts.

BELEZE, G.—La cosmographie mise à la portée des enfants. Volume in-32 de 310 pages, cartonné ; la douz. \$4.50 ; chaque 45 cts.

DUPUIS, J.—Table de logarithmes à 5 décimales, d'après J. de Lalande, disposée à double entrée. Edition stéréotype contenant les logarithmes des nombres de 1 à 10,000 ; les logarithmes des sinus et des tangentes des arcs ; plusieurs tables usuelles, et un grand nombre de formules et de nombres utiles. Volume in-18 de 226 pages, cart., 63 cts.

DUPUIS, J.—Tables de logarithmes à 7 décimales, d'après Bremiker, Callet, Véga, etc. Edition stéréotype contenant les logarithmes de 1 à 10,000, les logarithmes des sinus et des tangentes des arcs calculés dans la supposition de R = 1 ; de seconde en seconde pour les 5 premiers degrés, et de 10 secondes en 10 secondes pour tous les degrés du quart de cercle, et quelques tables usuelles. 1 volume in-8 de 578 pages ; cartonné \$2.50.

LEGRAIN, J. B.—Traité élémentaire de géologie et de minéralogie. Vol. in-18 de 226 pages. 30 cts.

SADLER, P.—Cours de versions anglaises ou recueil choisi d'anec-

dots classiques, traits historiques ; extraits divers, anciens et modernes, en prose, suivis des morceaux les plus brillants de la poésie anglaise ; le tout enrichi de notes explicatives en français pour éclaircir les principales difficultés du texte. 1 vol., in-12 de 492 pages ; cart., \$1.00.

SADLER, P.—L'art de la correspondance anglaise et française, ou recueil de lettres familières, avec un choix des meilleures lettres des plus célèbres écrivains anglais ; modèles de lettres commerciales, factures, lettres de change, monnaies, etc., accompagné d'un grand nombre de notes grammaticales et d'un vocabulaire des termes du commerce. (La partie française revue et enrichie des notes grammaticales et critiques par Lupin.) 2 volumes in-12. \$1.50. Chaque volume séparé 88 cts.

MOIGNO (l'abbé).—Manuel de Mnémotechnie. 1 volume in-12 de 155 pages, 75 cts. Voilà un fameux livre pour ceux qui se plaignent du manque de mémoire !

QUITARD.—Dictionnaire des Rimes, précédé d'un traité complet de versification (200 pages). Volume in-32 de 508 pages, cart., 75 cts.

NOEL, M.—Leçons latines modernes de littérature et de morale, ou recueil en prose et en vers des plus beaux morceaux des auteurs les plus estimés qui ont écrit en cette langue depuis la renaissance des lettres. 2 volumes in-8. \$1.00.

LALANNE, RENIER et alii.—Biographie portative universelle suivie d'une table chronologique et alphabétique, où se trouve répartis, en 54 classes, les noms mentionnés dans l'ouvrage. 1 vol. in-12 de 1964 pages (caractères fins) \$2.00.

LACACÉ, (l'abbé).—Cours de lecture à haute voix. Volume in-12 de

360 pages, cart., la douz. \$5.60 chaque 60 cts.

Le même.—(Abrégé) la douz. \$2.40 ; chaque, 25 cts.

CHAMPEAU, R. P.—Principes de lecture publique et de déclamation, avec des figures et de nombreux exercices annotés ; principalement à l'usage des maisons d'éducation. 1 volume in-12. 88 c.

AULARD, ALPH.—Éléments de philosophie concordante avec le programme officiel. 1 volume in-12 de 537 pages. \$1.13.

MARIN de BOYLESVE, R. P. (s. j.).—Cours de philosophie. 1 volume in-12 de 484 pages ; la douz. \$9.00, chaque 90 cts.

MARIN de BOYLESVER, P. (s. j.).—Principes littéraires. Style et poésie à l'usage des jeunes gens. Volume in-12 de 294 pages. 50 cts.

BOURDON, Mme.—Nouvelle mythologie dédiée aux jeunes filles. Volume in-12 de 248 pages 50 cts.

MESTRE, le P. (s. j.)—Analyse des auteurs français (classe de Rhétorique) Un volume in-12 de 415 pages, 88 cts.

MESTRE, le P. (s. j.)—Analyse des auteurs français (classe de 3e et de 2e). 1 volume in-12 de 516 pages, 88 cts.—Les deux volumes \$1.75

MESTRE, le P. (s. j.)—Principes de littérature. Style, composition et poétique. Histoire littéraire des genres. 1 volume in-12 de 128 pages 75 cts.

LEGENDRE, A. M.—Éléments de géométrie, avec additions et modifications par M. A. Blanchet. 27e édition. 1 volume in-8 de 350 pages \$1.00

SEGOND, E.—La Monadologie avec notion sur la vie et la philosophie de Leibnitz. 1 volume in-12 cartonné, de 268 pages. 40 cts.

L'ART D'UTILISER SES FAUTES

D'APRÈS SAINT FRANÇOIS DE SALES.

PAR LE

P. JOSEPH TISSOT.

Utiliser ses fautes ! Voilà, certes, un titre original qui devra paraître consolant à bien du monde. Dans ce siècle de malice où l'on ne fait tout, pour ne pas dire tout, il est assez naturel qu'on ait pensé à utiliser la chose la plus commune dans ce genre, les *nos fautes*. Il y a à matière à une large exploitation. Comme cette doctrine, si sûre d'elle-même, va bien à notre faible humanité ! En pharmacie, avec les péchés mortels, on a su composer les remèdes salutaires. C'est ce que fait ce cher petit livre avec le véritable péson du péché. Il apprend à guérir les âmes et même à les préférer, avec ce qui les a blessés, ce qui devait les perdre les autres. N'est-ce pas couper la tête d'Holoferne avec son propre glaive, et faire mourir l'orgueilleux Aman, sur le gobelet même qu'il avait préparé à l'humble Mardochee ?

Et la méthode ?—Consultons la table des matières : On y voit que les fautes ne se corrigent qu'en se corrigeant, et que l'on ne peut se corriger, ni par se débattant, ni par se débattant, mais par se débattant, avec son abjection, avec sa confiance en Dieu, s'affermant dans la persévérance et le oubli de l'erreur. Voilà qui est de la nature à consoler le pécheur et à ranimer son courage. Le directeur des âmes trouvera dans ce tout petit livre plus d'un moyen de rendre très fructueux le ministère de la miséricorde.

L'art d'utiliser ses fautes est une admirable réponse aux consolations si faciles à se laisser habiter dans la voie de la conversation et de la perfection où après tout on est plus souvent à terre, qu'à bout. L'affaire dans ce genre a engendré l'écrit intitulé du XVIIIe siècle et le septième siècle de notre époque : l'âme, ne voyant Dieu qu'à travers des larmes, n'a songé qu'à écarter ce Dieu qui épouvante toujours ; les désespérés de la vie et les découragés de la vertu ont, dans ce petit ouvrage, une parole lumineuse qui les relève, en leur montrant les profonds mérites de notre nature, mais en même temps les miséricordieuses tenailles de notre Seigneur, maître, il est vrai, mais frère et ami des coupables. " Or sus, comme disait l'aimable saint François de Sales, je ne suis content que de suis fait, encore que je me sens misérable, je ne m'en trouble point, et quelque fois même, j'en suis joyeux, pensant que je suis une vraie bonne besogne pour la miséricorde de Dieu ! Ne l'a-t-il pas encore ? " Il fait vivre et mourir entre deux ordres : l'oubli de notre propre misère et " l'oreiller de la confiance en Dieu ! "

A vrai dire, c'est notre aimable Saint qui parle d'un bout à l'autre de ce livre. Ce charmant in-18 de 309 pages ne coûte que la modeste somme de 38 cts. franco.

SERMONS, INSTRUCTIONS ET ALLOCUTIONS

DU R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE

DES FRÈRES-PRÊCHEURS.

2 volumes in-12, de 503-540 pages. Prix franco, \$1.88.

Le premier volume comprend les sermons prêchés de 1825 à 1849 inclusivement ; le deuxième, les sermons prêchés de 1850 à 1856.

SAINTE ROCH

Pour répondre aux nombreuses demandes qui nous sont faites de toutes parts, nous avons fait graver une grande et belle image de saint Roch qui, dans ces temps de peste morale autant que physique, pourrait fort bien avoir sa place d'honneur non seulement dans la chambre à coucher, mais même au salon.

Cette gravure, format 12 pouces par 18 se vend 10 cts. franco.

De fortes remises sont faites au commerce

Nous avons en outre fait graver une édition populaire d'une autre image de saint Roch, grandeur ordinaire, où le saint est représenté genou droit en terre, auréole portant l'inscription: *Eris in peste patronus* (Vous serez le protecteur contre la peste); au bas: *saint Roch, protégez-nous*. Au revers est une prière à saint Roch.

Ce gracieux cachet est imprimé sur beau papier Bristol, deux couleurs, et est orné d'un encadrement couleur magenta. Les prix sont les suivants: chaque 5 cts., la douzaine 40 cts., le cent \$2.00 franco.

VRAIS ENTRETIENS SPIRITUELS

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

1 volume in-32 de XII-522 pages..... Prix franco relié 50 cts.

LE BONHEUR A LA TABLE SAINTE

OU L'UNION DE L'AME FIDÈLE AVEC DIEU
DANS LA COMMUNION FRÉQUENTE.

PAR

M. l'Abbé F. ESMONIN.

Dix-septième édition augmentée d'un grand nombre de litanies, et d'un exercice pour la première communion.

1 vol. in-18 de 734 pages. reliure toile gaufrée et tranche dorée... Prix franco 75 cts.

L'ETINCELLE DU CŒUR

OU RETRAITE DE HUIT JOURS SELON LA METHODE
DE SAINT IGNACE.

Par le **P. NICOLAS ELFFEN, de la Compagnie de Jésus.**

1 volume in-32 de XIV-230 pages.....Prix franco 15 cts.

Cet opuscule a joui d'une grande vogue et a été réimprimé plusieurs fois. Il est fort remarquable par sa solidité et délicieux par sa piété et son onction. C'est le sentiment d'hommes remarquables en piété qu'il est très propre à produire de grands fruits pour la plus grande gloire de Dieu et la sanctification des âmes.

L'AME DEVOTE

A LA TRÈS SAINTE EUCHARISTIE.

Par l'Abbé **J. B. PAGANI,**

Directeur spirituel du séminaire épiscopal de Novara.

Nouvelle édition revue et corrigée par l'auteur du Guide des personnes pieuses.

1 volume in-18 de 572 pages..... Prix franco 50 cts.

Livre utile et propre à ranimer dans le cœur des hommes l'amour de la très sainte Eucharistie. Trente et une méditations disposées de manière que les prêtres puissent y trouver des pensées et des sentiments pour leurs discours sur l'Eucharistie, et les fidèles, de saintes pensées soit pour assister dévotement à la sainte messe, soit pour recevoir avec fruit Notre-Seigneur dans la communion, ou l'adorer dans l'auguste sacrement de l'autel.

VOYAGE D'UNE FEMME AUTOUR DU MONDE

Par Mme **IDA PFEIFFER.**

1 volume in-12 de XIV-612 pages.....Prix franco \$2.00.

Ici, l'idéal fait place à la réalité. Le récit de ce voyage réel de Mme Pfeiffer est empreint des nobles sentiments qui distinguent cette femme honorable à tous les égards. Elle raconte sans emphase ce qu'elle a vu, ne prend pour guide que la vérité, et retrace fidèlement ses impressions sans jamais charger les couleurs de ses tableaux. Aussi les suffrages du monde savant et lettré ne lui ont-ils pas manqué.

Les ouvrages de Mme Pfeiffer sont déjà traduits en anglais depuis plusieurs années.

LE MOIS DES PELERINS

OU MOIS DE SEPTEMBRE

CONSACRÉ A VISITER LES PRINCIPAUX SANCTUAIRES.

A. M. D. G.

1 volume in-32 carré de 320 pages, sur beau papier glacé, édition très soignée, encadrée d'un filet rouge..... Prix franco 20 cts.

Ce volume fait partie de la charmante collection "Les Douze Mois sanctifiés par la prière" que nous avons toujours en magasin.

LE MOIS DE LA SAINTE-CROIX

PAR QUELQUES-UNS DE SES HUMBLÉS DISCIPLES.

Légendes, élévations et prières pour tous les jours du mois de septembre.

1 volume in-32 raisin de 138 pages..... Prix franco 13 cts.

Ce petit livre fait partie de la "Guirlande catholique des douze mois de l'année." Ces douze gracieux volumes offrent une lecture variée, pour tous les jours de l'année: Méditations, légendes, élévations, litanies, récits pieux, instructions, petits offices. C'est à peu de frais un aliment spirituel pour chaque jour.

THE AVE MARIA

A Catholic Family Magazine devoted to the Honor of the Blessed Virgin. 20 pp. Imperial in-8° Established 1865. Published every Saturday, at Notre-Dame (Indiana) U. S.—Terms: \$2.50 a year. Editor: Rev. Daniel E. Hudson C. S. C.

FORMULES, TABLES ET RENSEIGNEMENTS USUELS

AIDE-MÉMOIRE DES INGÉNIEURS, DES ARCHITECTES, Etc.

PARTIE PRATIQUE.

PAR

J. CLAUDEL, Ingénieur civil, etc.

2 volumes in-8 de 846-900 pages..... Prix franco \$7.00.

NOUVEAU GUIDE DE LA CORRESPONDANCE COMMERCIALE

PAR

HENRI PAGE.

1 fort volume grand in-8 de XII-479 pages..... Prix franco \$1.50

Cet ouvrage renferme CINQ CENT CINQUANTE lettres-modèles de tous genres. Il est difficile que le lecteur quelque peu attentif n'y rencontre pas toujours, sinon l'idée même, du moins l'analogue de l'idée à laquelle il songe précisément à donner une forme précise et arrêtée.

C'est incontestablement un des meilleurs ouvrages du genre: c'est le moins que nous puissions dire pour le moment.

REVUE CATHOLIQUE

DES

INSTITUTIONS ET DU DROIT

PAR UNE SOCIÉTÉ DE JURISCONSULTES ET DE PUBLICISTES.

21 volumes in-8 de 400 pages..... Prix franco \$25.00

METHODE BUESSARD

De l'instruction des Enfants ne sachant même pas lire

(HONORÉ DE PLUSIEURS MÉDAILLES)

1 volume in-12 cart. comprenant les traités suivants:

Grammaire enfantine; grammaire d'usage. Syntaxe usuelle. Arithmétique. La tenue des livres, à parties doubles en 12 leçons. Géographie. Géographie de la France (la partie historique est remarquable). Étude mnémotechnique des découvertes et inventions. Mythologie. Méthode de français pour les étrangers. Études des langues mortes (longue latine). Onze traités pour 50 c. franco.